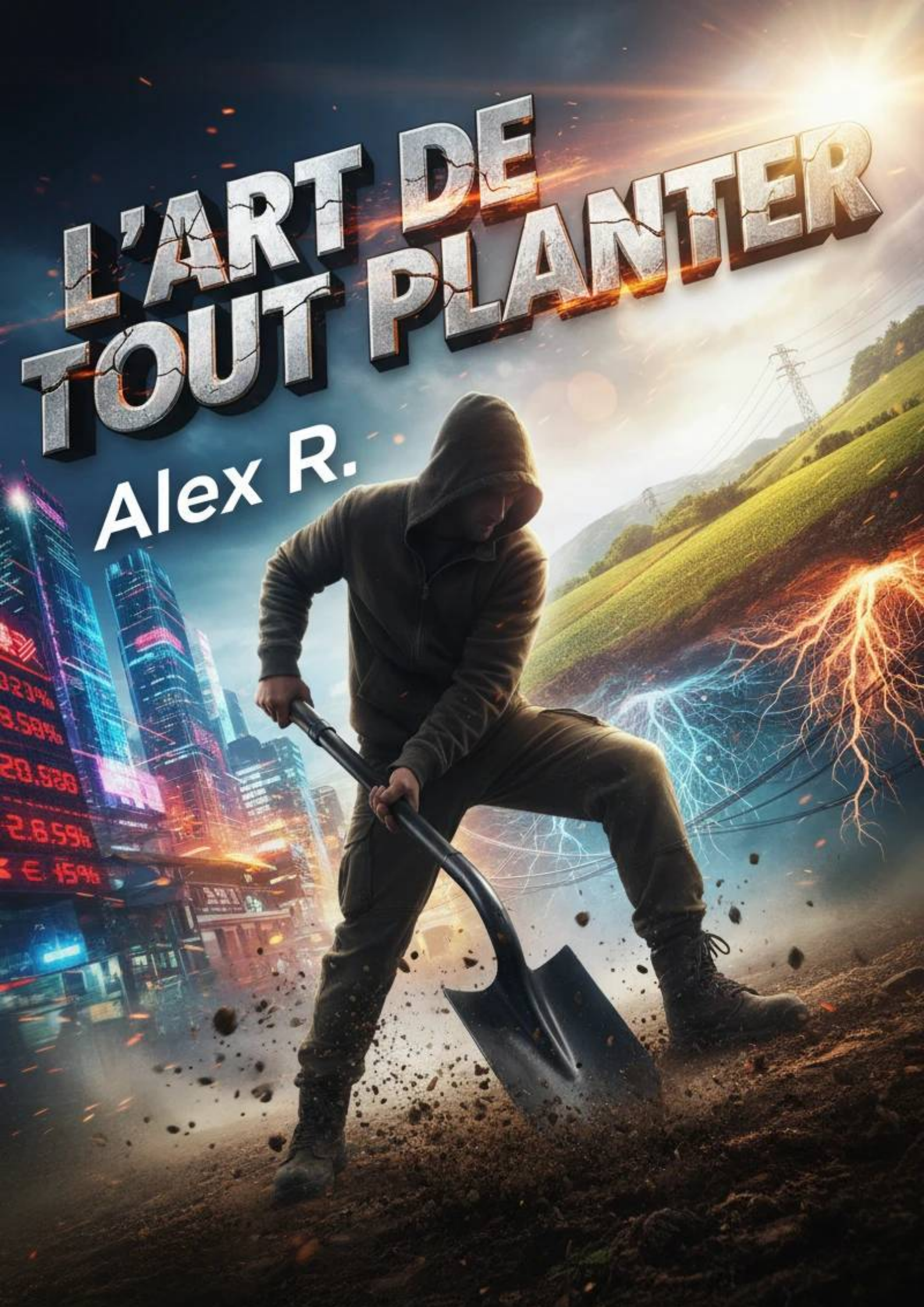


L'ART DE TOUT PLANTER

Alex R.



L'Art de Tout Planter

Par Alex R.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Algorithme de l'Humus	4
Chapitre 2 : Le Bruit des Abeilles	11
Chapitre 3 : Anomalie Thermique	17
Chapitre 4 : La Monnaie de Miel	22
Chapitre 5 : Greffe à Cœur Ouvert	27
Chapitre 6 : L'ADN du Virus	32
Chapitre 7 : Flash Crash de Printemps	38
Chapitre 8 : Le Sécauteur et le Serveur	44
Chapitre 9 : Interférence	49
Chapitre 10 : L'Hiver Numérique	55
Chapitre 11 : L'Assaut de la Boue	61
Chapitre 12 : Floraison Critique	68
Chapitre 13 : Ordre Zéro	73
Chapitre 14 : La Nouvelle Récolte	79

Chapitre 1

L'Algorithme de l'Humus

Elias enfonça la bêche dans la terre noire avec la précision d'un scalpel. Huit heures du matin. À Tokyo, le Nikkei venait de perdre 400 points en une microseconde, une simple contraction nerveuse avant l'infarctus. Ici, dans la Creuse, le silence n'était qu'une façade acoustique. Sous ses bottes, à soixante centimètres de profondeur, le réseau respirait.

Il s'agenouilla. Ses doigts, autrefois habitués au contact froid des claviers en aluminium brossé, s'enfoncèrent dans l'humus. Il n'y cherchait pas de racines, mais du signal. Il sortit de sa poche une unité piézoélectrique de la taille d'une pièce de deux euros, enveloppée dans une membrane polymère biodégradable. Ce n'était pas du jardinage. C'était du déploiement d'infrastructure.

— Trop humide, grogna-t-il.

La conductivité du sol changeait avec la pluie. Il devait ajuster les seuils de sensibilité. Si le sol était trop meuble, les vibrations des serveurs enterrés dans la cave pourraient être détectées par les sismographes de la sécurité civile. Un risque inutile. Un levier de vulnérabilité qu'il ne pouvait pas se permettre.

Il enterra le capteur. Un clic sourd dans son oreillette invisible confirma la connexion. Le maillage était opérationnel. Chaque rangée de semis de carottes était désormais couplée à un nœud de calcul. Si les marchés asiatiques paniquaient, la température du sol augmentait de 0,02 degré sous l'effet de la surchauffe des processeurs en sous-sol. La nature servait de dissipateur thermique géant. Un circuit fermé. Parfait.

Elias se redressa, le dos craquant comme une vieille créance. Il balaya du regard ses huit hectares. Pour un observateur satellite, c'était une exploitation bio en permaculture. Pour lui, c'était un processeur organique. Les pommiers étaient des registres de données. Les ruches, des générateurs de nombres aléatoires basés sur les trajectoires de vol des abeilles. Le système financier mondial reposait sur des algorithmes prévisibles ; Elias, lui, injectait le chaos biologique dans son code. L'imprévisibilité était sa seule assurance vie.

Il regagna la ferme, une bâtisse en pierre dont les murs de deux mètres d'épaisseur arrêtaient n'importe quel signal radio. À l'intérieur, l'air était sec, chargé d'ozone et d'une odeur de levain.

Le premier serveur s'activa dans la cave. Un bourdonnement basse fréquence qui fit vibrer les verres sur la table en chêne.

Elias ne regarda pas ses écrans. Il n'en avait pas besoin. Il savait exactement ce qui se passait à Hong Kong. Il avait programmé la chute trois mois auparavant, en observant le cycle de reproduction des pucerons sur ses rosiers. La corrélation était absolue : la fragilité des écosystèmes agricoles mimait celle des produits dérivés de crédit. Il suffisait d'un parasite pour effondrer la structure.

Il versa de la farine dans un grand bol en inox. L'eau. Le sel. Le levain.

Ses mains plongèrent dans la pâte. Un mouvement mécanique. Pétrir. Étirer. Replier. Cent vingt battements par minute. Le rythme exact du trading à haute fréquence avant que la volatilité ne devienne folle.

— Allez, encaissez, murmura-t-il pour lui-même.

À cet instant précis, à dix mille kilomètres de là, un algorithme de "sell-off" qu'il avait baptisé *Oïdium* venait de s'auto-exécuter. Il ne visait pas les banques

centrales. Trop évident. Il visait les chambres de compensation, les tuyaux par lesquels l'argent circule. Si les tuyaux explosent, peu importe la quantité d'or que vous avez dans le coffre ; vous crevez de soif financière.

Le pétrissage devint plus dur. La pâte résistait. Elias aimait cette résistance. C'était le dernier rempart avant la liquéfaction totale.

Le téléphone satellite posé sur le plan de travail s'alluma. Pas de sonnerie. Juste un flash bleu. Un message crypté en provenance de Singapour.

Vane est sur la piste. Elle a tracé les flux de chaleur. Elle arrive par le Nord.

Elias ne ralentit pas son geste. Sarah Vane. La meilleure analyste de risques de la Goldman & Roth. Une femme capable de lire un bilan comptable comme un poème et d'y déceler la moindre rime pauvre. Elle cherchait un hacker dans un bunker de verre à Singapour ou dans un data-center en Islande. Elle cherchait de la fibre optique et de l'azote liquide.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Un tracteur rouillé stationnait près de la grange. Sous le châssis, une antenne parabolique camouflée en réservoir de gasoil pointait vers un satellite militaire désaffecté qu'il avait piraté deux ans plus tôt.

— Tu cherches du cloud, Sarah, chuchota-t-il en formant une boule de pâte parfaite. Mais je suis dans la boue.

Il déposa le pâton dans un panier en osier, le couvrit d'un linge propre. La fermentation demandait du temps. La destruction aussi. On ne précipite pas un effondrement systémique. On le laisse lever, doucement, jusqu'à ce que la structure ne puisse plus supporter son propre poids.

Il descendit à la cave.

La transition était brutale. On passait du XVIIIe siècle au XXIIe en une porte blindée. Les racks de serveurs s'alignaient dans l'obscurité, leurs diodes clignotant comme les yeux d'une meute de loups. La température était maintenue à seize degrés constants par un système de géothermie inversée.

Elias s'installa devant le terminal central. L'interface était spartiate. Pas de graphiques colorés, pas de courbes de tendance. Juste des lignes de texte vert sur fond noir.

PROJET ZÉRO : PHASE 1 - INITIALISÉE.

LIQUIDITÉS MONDIALES : -4,2%

LATENCE RÉSEAU : 0,8 MS

Il tapa une commande courte. Un ordre d'achat massif sur le blé d'hiver. Pas pour gagner de l'argent. L'argent n'avait plus de valeur dans son modèle. Il achetait pour créer une pénurie artificielle, pour forcer les algorithmes adverses à se cannibaliser.

— Levier 100, ordonna-t-il à voix haute.

L'ordinateur confirma. En une seconde, Elias venait d'emprunter cinquante milliards de dollars virtuels pour parier sur la famine. Le système, programmé pour maximiser le profit à court terme, ne vit pas le piège. Il vit une opportunité. Les banques se ruèrent dans la brèche, injectant leurs dernières réserves pour suivre le mouvement.

C'était l'effet d'aspiration. Le moment où le prédateur croit avoir acculé sa proie, sans réaliser qu'il vient d'entrer dans l'abattoir.

Elias observa les chiffres défiler. La richesse mondiale s'évaporait, transformée en chaleur par ses processeurs, puis dissipée dans le sol de sa ferme pour aider ses semis de printemps à germer plus vite. C'était le recyclage ultime. La finance servait enfin à quelque chose de fertile.

Un voyant rouge s'alluma sur le panneau de contrôle. Une intrusion. Pas numérique. Physique.

Le capteur piézoélectrique qu'il venait d'enterrer sous les carottes signalait une vibration anormale. Un poids de soixante kilos. Une démarche assurée. Des chaussures de ville, pas des bottes en caoutchouc.

Sarah Vane était plus rapide que prévu.

Elias ferma son terminal d'un geste sec. Il ne ressentait aucune peur. Juste une curiosité froide. Il remonta l'escalier, traversa la cuisine et récupéra son fusil de chasse derrière la porte. Un vieux calibre 12, chargé de gros sel.

Il retourna à son plan de travail, reprit son bol de pâte et commença à nettoyer les bords avec une spatule.

Dehors, le bruit d'une portière de voiture qui claque. Le gravier qui crisse.

Elias regarda sa montre. Neuf heures douze. Le Hang Seng venait de fermer sur une baisse historique de 12%. Le premier domino était tombé.

La porte de la ferme s'ouvrit sans qu'il ait besoin de l'inviter. Sarah Vane se tenait sur le seuil. Elle portait un tailleur gris anthracite qui jurait avec le vert éclatant de la campagne limousine. Elle tenait une tablette de diagnostic dans une main et son mépris dans l'autre.

— L'air est pur, ici, Elias, dit-elle d'une voix dépourvue d'émotion. Mais tes serveurs font un boucan d'enfer sur le spectre thermique. Tu savais que tu chauffais toute la vallée ?

Elias ne leva pas les yeux de sa pâte.

— C'est pour les pommes, Sarah. Le gel de printemps est mauvais pour les dividendes.

— On a localisé le point d'entrée du virus. C'est ici. Rends-moi les clés de chiffrement et on pourra peut-être sauver ce qui reste de la zone euro.

Elias s'arrêta. Il la regarda enfin. Ses yeux étaient deux puits de pétrole vide.

— Sauver quoi ? Des chiffres dans une base de données ? Des dettes que personne ne peut rembourser ? Je ne détruis rien, Sarah. Je débranche une machine en état de mort cérébrale.

— Les gens vont mourir, Elias.

— Les gens meurent déjà de faim parce que ton patron a décidé de spéculer sur le prix du riz en 2018. Moi, je plante des carottes. Tu en veux une ? Elles sont bio.

Sarah fit un pas en avant. Sa tablette émit un bip strident.

— Le protocole Zéro. C'est quoi ?

Elias sourit. Un sourire sans dents, purement prédateur.

— C'est l'automne, Sarah. Les feuilles tombent. Les marchés aussi. C'est le cycle naturel.

Il reprit son pétrissage. À l'écran de la tablette de Sarah, les indices boursiers passèrent du rouge au noir total. Le "Dark Out". La fin de la visibilité.

— Le pain sera prêt dans trois heures, ajouta-t-il. Si tu es encore là, on pourra le partager. Mais je doute que ton conglomérat accepte encore les notes de frais d'ici midi.

Le silence retomba sur la ferme. Au loin, dans la vallée, on entendit le premier transformateur électrique exploser, incapable de gérer la surcharge de données que les serveurs d'Elias injectaient maintenant dans le réseau civil.

Le monde sombrait dans le noir. Elias, lui, avait de la farine sur les mains et du feu dans le four.

Chapitre 2

Le Bruit des Abeilles

Malo ajusta la sangle de son HK416. Le poids de l'arme est une constante rassurante dans l'humidité poisseuse de l'aube. À travers ses lunettes de vision thermique, la lisière de la forêt n'est qu'un dégradé de gris et de taches de chaleur résiduelles. Rien ne bouge, à part les lièvres. Pour l'instant. Malo n'est pas payé pour aimer la nature, il est payé pour s'assurer que personne n'approche du périmètre de sécurité de huit hectares. Dans son oreillette, le grésillement de la friture numérique remplace le chant des oiseaux.

— Secteur Nord-Ouest clair, murmura-t-il dans son micro de gorge.

— Reçu, répondit la voix d'Elias. Garde un œil sur les capteurs sismiques. La pression atmosphérique chute. Le signal va être optimal.

À trois cents mètres de là, au cœur de l'exploitation, le rucher ne ressemble en rien à une installation apicole traditionnelle. Vingt-quatre caissons en composite de carbone, alignés avec une précision millimétrée, vibrent d'une énergie sourde. Ce n'est pas le bourdonnement de la vie, c'est le son d'une usine à cryptage. Chaque abeille est un générateur de hasard. Elias a installé des membranes piézoélectriques à l'entrée de chaque ruche. Chaque battement d'ailes, chaque collision, chaque micro-vibration est capté, traduit en bits, puis injecté dans un processeur quantique refroidi à l'azote liquide sous la grange.

Le chaos biologique est la seule source de véritable entropie. Le reste n'est que du code prévisible.

Elias est assis devant un mur d'écrans OLED qui projettent une lumière bleutée sur ses traits tirés. Sur l'écran central, la City de Londres apparaît comme un réseau de veines pulsantes. Le London Stock Exchange (LSE) est en train de s'éveiller. Les premiers ordres de pré-ouverture s'affichent. Des milliards de dollars qui n'existent que sous forme d'impulsions électriques.

— Tu vois ça, Sarah ? demanda Elias sans quitter les graphiques des yeux.

Sarah Vane se tenait derrière lui, les bras croisés. Sa tablette était devenue une brique inutile. Le réseau cellulaire avait sauté il y a dix minutes, emporté par la première vague de surcharge. Elle observait les ruches par la fenêtre de la mezzanine.

— Des abeilles, Elias. Tu vas détruire l'économie mondiale avec des insectes ? C'est ridicule. C'est une posture de méchant de série B.

Elias tapa une ligne de commande. Son doigt survola la touche "Entrée" avec une sorte de révérence glacée.

— Ce n'est pas une posture. C'est de la physique. Le système financier repose sur la confiance, et la confiance repose sur la prévisibilité. Si j'injecte du pur chaos dans leurs algorithmes de trading haute fréquence, ils ne pourront plus pricer le risque. Et sans prix, il n'y a plus de marché. Il n'y a que la panique.

Il pressa la touche.

Sur les écrans, les courbes de volatilité explosèrent. Le VIX, l'indice de la peur, grimpa de 400 % en six secondes. À Londres, les serveurs de la City venaient de recevoir une injection massive de données cryptées avec les clés générées par le rucher. Des clés indéchiffrables, changeant à la fréquence de 250 battements d'ailes par seconde.

— Attaque par déni de service distribué, analysa Sarah, sa voix perdant de son assurance. Mais tu ne satures pas les tuyaux. Tu satures leur capacité de calcul.

— Exact. Ils essaient de valider des transactions qui n'ont pas de sens. Leurs propres IA de défense sont en train de s'auto-dévorer pour essayer de comprendre le signal. C'est un cancer logique.

Malo interrompit la démonstration. Sa voix était plus tendue.

— Elias. On a du mouvement. Deux SUV noirs à deux kilomètres sur la départementale. Ils ne roulent pas comme des touristes. Pas de phares. Ils utilisent des nocturnes.

Elias ne cilla pas. Il surveillait la chute du FTSE 100. Moins 8 %. Moins 12 %. Des dizaines de milliards de livres sterling s'évaporaient dans le vide numérique.

— C'est ton employeur, Sarah ? demanda-t-il. Ils sont rapides. Ils ont dû tracer le pic de latence jusqu'au transformateur de la vallée.

— Ils ne viennent pas pour négocier, Elias. Ils viennent pour récupérer le code source. Ou pour s'assurer que personne d'autre ne l'ait.

Elias se tourna enfin vers elle. Ses yeux étaient vides de toute émotion humaine. Il ne voyait en elle qu'une variable d'ajustement.

— Le code source est dans la terre, Sarah. Il est dans les racines des pommiers, dans les protéines des abeilles. S'ils brûlent la ferme, ils détruisent la seule clé capable d'arrêter le processus. C'est ce qu'on appelle un levier d'Archimède. Si je tombe, le monde ne se relève pas.

Il reprit son clavier.

— Malo, active les contre-mesures périmétriques. Zone 1 et 2. Ne tire pas pour tuer, tire pour immobiliser. On a besoin de temps pour que la phase de débouclage des dettes soit irréversible.

— Reçu.

Dehors, le silence de la campagne fut brisé par le sifflement d'un drone de reconnaissance. Malo leva son arme, ajusta son point rouge et pressa la détente. Une seule détonation, sèche, étouffée par un silencieux de haute performance. Le drone bascula et s'écrasa dans un verger de poiriers.

— Premier contact, annonça Malo. Ils déploient des équipes à pied. Équipement tactique lourd. C'est du privé, probablement des ex-FS.

Elias ne répondit pas. Il était absorbé par un autre écran. Le "Zéro" approchait. Les banques centrales tentaient d'injecter des liquidités, mais l'argent ne trouvait plus son chemin. Les circuits étaient bouchés par le bruit des abeilles.

— Tu te rends compte de ce que tu fais ? cria Sarah. Les gens vont mourir. Les chaînes d'approvisionnement, les hôpitaux, tout repose sur ces flux.

— Les gens meurent déjà de l'inflation, de la dette et de l'obsolescence programmée, rétorqua Elias d'un ton monocorde. Je ne tue personne. Je débranche une machine respiratoire qui ne maintient en vie qu'un cadavre. Regarde.

Il pointa un graphique qui affichait la dette globale. Le chiffre, astronomique, commençait à défiler à l'envers.

— Je suis en train d'effacer les ardoises. Un reset total. Dans une heure, la banque ne saura plus qui lui doit quoi. Les titres de propriété, les contrats dérivés, les obligations

souveraines... tout sera réduit à une suite de zéros non corrélés.

— Et après ?

— Après, on recommence. Avec des actifs réels. De la nourriture. De l'énergie. Du travail. Pas des promesses de rendement basées sur du vide.

Une explosion retentit à l'entrée du domaine. Une mine directionnelle déclenchée par Malo. Un cri de douleur déchira la nuit, vite étouffé par une rafale de fusil d'assaut.

— Ils sont dans la Zone 1, annonça Malo. Ils utilisent des grenades fumigènes. Je perds le visuel thermique.

Elias se leva. Il ramassa une vieille veste de quart et l'enfila. Il semblait soudain très calme, presque détaché.

— Sarah, si tu veux survivre à la prochaine heure, je te conseille de descendre dans la cave. Les murs font deux mètres d'épaisseur et le blindage Faraday te protégera de ce qui va suivre.

— Qu'est-ce qui va suivre ?

Elias sourit. C'était le sourire d'un homme qui avait calculé chaque décimale de sa propre fin.

— La City vient de suspendre toutes les cotations. Wall Street va suivre dans cinq minutes. Le système va tenter un redémarrage forcé. C'est là que j'envoie le virus "Reine". Il ne se contente pas de crypter. Il détruit physiquement les clusters de serveurs en provoquant des surchauffes contrôlées.

Il se dirigea vers l'escalier menant au sous-sol, faisant signe à Sarah de le suivre.

— Le bruit des abeilles va devenir un hurlement, ajouta-t-il. Et quand le silence reviendra, l'argent n'aura plus d'odeur. Il n'aura plus d'existence.

Malo apparut à l'entrée de la grange, reculant tout en arrosant la lisière de la forêt de tirs courts et précis. Les impacts de balles commençaient à cribler le bois de la structure.

— Elias ! Maintenant ! hurla Malo.

Elias posa sa main sur le scanner biométrique de la trappe blindée.

— Le pain est dans le four, Sarah. Il serait dommage qu'il brûle.

Il s'engouffra dans l'obscurité technologique de son bunker, laissant derrière lui un monde dont la valeur marchande venait de tomber à zéro. Dans le rucher, les abeilles continuaient de battre des ailes, inconscientes qu'elles venaient de signer l'acte de décès d'un empire vieux de trois siècles.

Chapitre 3

Anomalie Thermique

Le terminal Bloomberg de Sarah Vane ne clignotait plus. Il vomissait du sang numérique. À 09h14, heure de Palo Alto, l'indice du blé de Chicago venait de perdre 14 % en trois minutes. Ce n'était pas une correction. C'était une exécution.

Sarah ne bougeait pas. Ses yeux, deux scanners gris acier, balayaient les flux de données qui saturaient ses trois écrans incurvés. Autour d'elle, l'open space du fonds d'investissement *Aegis* ressemblait à la passerelle d'un navire en train de sombrer. Des traders hurlaient dans leurs combinés, des analystes s'effondraient contre leurs bureaux, les mains sur les tempes. Des milliards de dollars s'évaporaient dans le vide sidéral de la finance dématérialisée.

— Sarah, on est à découvert sur 400 000 contrats ! hurle Marcus, le directeur des risques, en surgissant derrière elle. Coupe tout ! Liquide !

Sarah ne tourna pas la tête. Ses doigts couraient sur son clavier mécanique avec une précision chirurgicale.

— Si on vend maintenant, Marcus, on cristallise une perte de huit milliards. On ne liquide rien. On observe.

— Observe quoi ? Le monde est en train de crever !

— Le monde ne crève pas, Marcus. Il se fait hacker.

Elle ouvrit une fenêtre latérale. Un script de sa propre conception, baptisé *Vulture*,

tournait en boucle. Il ne cherchait pas les prix, il cherchait les latences. Elle avait couplé les flux boursiers avec les relevés satellites de la NOAA et les données thermiques globales de l'ESA.

— Regarde ça, dit-elle d'une voix glaciale.

Elle pointa une zone sur la carte thermique de l'Europe centrale. Une tache de chaleur anormale, minuscule, pulsait au cœur de la Styrie, en Autriche. Une zone rurale, censée être froide à cette période de l'année.

— Une anomalie thermique, grogna Marcus. Et alors ? Une usine de serveurs ?

— Trop petit pour une ferme de serveurs classique. Mais regarde la fréquence des pics de chaleur. Ils précèdent chaque vague de vente massive sur le blé de exactement 140 millisecondes. C'est le temps de trajet d'un signal satellite crypté vers les serveurs de la Bourse de Francfort.

Sarah zooma sur la zone. Des coordonnées GPS s'affichèrent : 47.3821, 15.1244. Une exploitation agricole isolée. Des vergers. Rien d'autre.

— C'est une ferme, Sarah. Tu perds ton temps avec de la météo pendant que la boîte brûle.

— Ce n'est pas de la météo. C'est une signature.

Elle entra une commande complexe. Le code source des ordres de vente apparut en cascade. Au milieu des millions de lignes de caractères alphanumériques, une séquence récurrente apparut, camouflée dans les bits de parité.

0xDEADBEEF_E

Sarah sentit une décharge d'adrénaline pure lui traverser la colonne vertébrale. Elle connaissait ce suffixe. Elle l'avait traqué pendant trois ans chez Goldman, puis chez BlackRock. C'était la marque de fabrique d'Elias. Le "E" final n'était pas une erreur de code. C'était une provocation.

— Elias, murmura-t-elle.

— Qui ? demanda Marcus, le visage décomposé.

— L'homme qui vient de transformer ton bonus annuel en papier toilette.

Sarah se leva. Elle ne prit ni son sac, ni sa veste. Elle n'avait besoin que de son smartphone crypté et de l'implant neuronal qui pulsait légèrement derrière son oreille droite.

— Où tu vas ? On a une réunion de crise avec le Board dans dix minutes !

— Le Board est mort, Marcus. Ils ne le savent juste pas encore. Ils vont passer les six prochaines heures à appeler la Fed pour un sauvetage qui ne viendra pas. La Fed n'a plus de liquidités. Personne n'en a.

Elle traversa l'open space, évitant un stagiaire en larmes. L'ascenseur arriva instantanément. Dans le reflet du miroir de la cabine, elle ajusta son col. Elle avait l'air d'une prédatrice en costume trois pièces.

— Tu démissionnes ? cria Marcus depuis le seuil de l'étage.

— Je vais chercher la source, répondit-elle alors que les portes se refermaient.

Au rez-de-chaussée, le hall de l'immeuble était plongé dans un chaos feutré. Les écrans d'information affichaient des messages d'erreur. Les distributeurs

automatiques de billets étaient hors service. La panique commençait à descendre dans la rue.

Sarah sortit sur Sand Hill Road. Le soleil de Californie lui parut soudain artificiel, une simulation bas de gamme. Elle sortit son téléphone et composa un numéro court.

— Ici Vane. Je veux le Gulfstream G650. Maintenant. Plan de vol pour Graz, Autriche.

— Madame Vane, les systèmes de paiement aéronautiques sont gelés, répondit une voix synthétique à l'autre bout.

— Utilise le protocole d'urgence "Black Swan". Le compte offshore aux îles Caïmans, celui qui est indexé sur l'or physique. Ils accepteront.

— Bien reçu. Départ dans quarante minutes de San Jose.

Elle monta dans sa Tesla noire en mode autonome. La voiture se fraya un chemin à travers le trafic qui commençait à se densifier, les conducteurs étant de plus en plus nerveux face à l'effondrement de leurs applications bancaires.

Sarah ouvrit son ordinateur portable sur ses genoux. Elle analysait maintenant les relevés de pollinisation de la zone de Graz. Elias ne se contentait pas de hacker les marchés. Il utilisait des cycles biologiques pour cadencer ses attaques. Chaque fois qu'une ruche connectée envoyait une donnée de température, l'algorithme déclenchait une vente. Il avait transformé la nature en un levier financier absolu.

C'était brillant. C'était terrifiant. C'était Elias.

"L'argent n'a pas d'odeur, Sarah", lui avait-il dit un soir à Londres, juste avant de disparaître des radars. "Mais il a une fréquence. Si tu trouves la fréquence, tu peux

annuler le signal."

Il n'avait pas seulement trouvé la fréquence. Il avait décidé de couper le son.

Elle regarda par la fenêtre les palmiers de Palo Alto défilier. Dans moins de quinze heures, elle serait sur le terrain, dans la boue, loin des serveurs climatisés. Elle savait que les banques centrales allaient envoyer des tueurs, pas des avocats. Ils chercheraient un data center. Ils trouveraient un homme avec une pelle et une armée d'abeilles.

Elle envoya un dernier message à un contact anonyme à la DGSE : *L'anomalie thermique est confirmée. C'est lui. Je serai sur place à l'aube. Ne faites rien avant mon signal. Si vous frappez trop tôt, le code "Zéro" s'exécutera automatiquement. Et là, on ne parlera plus de crise financière, mais d'âge de pierre.*

Elle ferma son ordinateur. Le jet l'attendait. Le monde brûlait, mais pour Sarah Vane, la chasse ne faisait que commencer. Elle n'était pas payée pour sauver l'économie. Elle était payée pour s'assurer que si le système s'effondrait, elle soit la seule à détenir la clé de la reconstruction.

L'avion décolla dans un ciel sans nuages, laissant derrière lui une Silicon Valley en état de choc. Sarah ferma les yeux, visualisant déjà la structure des vergers autrichiens. Elle ne voyait pas des arbres. Elle voyait des lignes de code. Elle ne voyait pas des fruits. Elle voyait des détonateurs.

Le compte à rebours de la floraison finale avait commencé.

Chapitre 4

La Monnaie de Miel

L'indice Nikkei a ouvert à moins onze pour cent avant que les coupe-circuits ne gèlent la machine. À Francfort, la BCE injecte des milliards dans un cadavre qui ne respire plus. Le papier-monnaie n'est plus qu'un combustible médiocre pour les feux de joie que les émeutiers allument devant les agences de la Deutsche Bank. Elias éteignit la radio d'un geste sec. Le bruit du chaos ne l'intéressait pas. Seule la mécanique de l'effondrement comptait.

Il chargea les deux dernières caisses de bocaux dans le pick-up. Cinquante kilos de miel d'acacia. Dans un monde où le dollar s'évapore, le sucre devient une monnaie de réserve. C'est dense, c'est impérissable, et tout le monde en a besoin. C'est l'étalon-or des ventres vides.

Le village de Saint-Ferréol, à dix kilomètres de la ferme, ressemblait à une zone de guerre sans uniformes. La station-service était fermée, les pompes sèches, les vitrines protégées par des planches de contreplaqué. Sur la place de l'église, la foule s'agglutinait. Ce n'était plus un marché, c'était une fosse aux lions. Les gens échangeaient des montres Rolex contre des sacs de farine et des bijoux de famille contre des bidons d'essence.

Elias gara le pick-up en marche arrière contre le muret de la mairie. Il ne descendit pas. Il attendit que la pression monte. Il observa la faune. La panique est un multiplicateur de force pour celui qui garde son sang-froid.

Marek apparut entre deux étals de fortune. Un ancien logisticien de chez DHL, reconverti dans le transit de haute nécessité. Il portait un blouson de cuir élimé et un

regard de rat qui a survécu à trois inondations. Derrière lui, deux types patibulaires surveillaient ses arrières.

— Tu as le matos ? demanda Elias.

Marek cracha par terre.

— Tu sais ce que ça coûte de passer la frontière avec du hardware en ce moment ? Les douaniers ne veulent plus de billets. Ils veulent des munitions ou de la bouffe. J'ai perdu un homme sur l'autoroute A7.

— Je ne paie pas pour tes pertes opérationnelles, Marek. Je paie pour le résultat. Montre-moi les cartes.

Marek fit un signe. L'un de ses gorilles ouvrit une valise renforcée. À l'intérieur, calées dans de la mousse antistatique, six cartes FPGA de dernière génération. Des puces capables de traiter des téraoctets de données à la microseconde. Le genre de technologie que l'embargo mondial sur les semi-conducteurs venait de transformer en reliques sacrées.

— Neuves. Jamais flashées, grogna Marek. Qu'est-ce que tu m'apportes ?

Elias désigna l'arrière du pick-up.

— Miel de forêt. Soixante bocaux. Taux de glucose optimal. Pas de coupe, pas d'additif. C'est du carburant pur. Dans trois jours, tes hommes pourront échanger un de ces pots contre un Glock ou dix litres de diesel. Fais le calcul du ROI.

Marek inspecta un bocal, brisa le sceau, goûta du bout du doigt. Ses yeux se plissèrent. Il connaissait la valeur de la calorie quand la chaîne logistique est morte.

— C'est léger, Elias. Je risquais la taule pour ces puces.

— La taule n'existe plus, Marek. Les gardiens sont rentrés chez eux pour protéger

leurs familles. Ce que tu risques, c'est la famine. Mon miel ne périmera jamais. Tes puces, dans six mois, elles ne vaudront pas plus que du sable si tu n'as pas d'électricité pour les faire tourner. Le deal est à prendre ou à laisser. Maintenant.

Le silence s'installa, pesant comme un plafond de plomb. Autour d'eux, les cris de la foule augmentaient en intensité. Une bagarre venait d'éclater près d'un étal de pommes de terre. C'est alors que Vidal surgit.

Vidal était le directeur de l'agence locale du Crédit Agricole. Costume trois-pièces froissé, cravate de travers, le visage rouge d'une autorité qui s'effrite. Il s'approcha du pick-up, un carnet de chèques à la main, l'air égaré.

— Monsieur Elias ! Monsieur Elias, c'est illégal ! Vous ne pouvez pas organiser des transactions de cette nature sur la voie publique. C'est du travail au noir, de l'évasion fiscale... Le système bancaire va être rétabli d'ici quarante-huit heures, le gouvernement a promis des liquidités...

Elias tourna lentement la tête vers lui. Le regard était celui d'un prédateur observant une espèce en voie d'extinction.

— Vidal, votre banque est une fiction. Vos serveurs sont débranchés parce que vous ne pouvez plus payer la facture d'électricité. Vos clients sont en train de défoncer votre porte d'entrée avec des pieds-de-biche. Et vous, vous vous promenez avec du papier gribouillé ?

— J'ai des ordres ! glapit Vidal. Nous devons maintenir l'ordre monétaire ! Je réquisitionne ce stock de miel au nom de la continuité des services de l'État !

Vidal posa une main tremblante sur le rebord du pick-up. Marek esquissa un sourire cruel. Elias ne bougea pas d'un cil.

— Le levier, Vidal. Tout est une question de levier, dit Elias d'une voix basse,

presque douce. En ce moment, votre levier est égal à zéro. Vous n'avez pas d'armes, vous n'avez pas de nourriture, et votre institution est un cadavre en décomposition. Mon miel est une monnaie. Marek est mon changeur. Vous ? Vous êtes un encombrement.

Elias fit un signe de tête à Marek. L'un des gardes du corps de Marek saisit Vidal par le col et le projeta au sol sans effort. Le carnet de chèques vola dans la boue. Personne ne ramassa les feuilles.

— On charge, dit Marek.

L'échange se fit avec une précision chirurgicale. Les caisses de miel passèrent dans le coffre de la berline noire de Marek, tandis que la valise de composants fut déposée sur le siège passager d'Elias. Un transfert d'actifs sans signature, sans frais de dossier, sans intermédiaire. La finance à l'état brut.

Elias démarra le moteur. À travers le rétroviseur, il vit Vidal se relever, époussetant son costume inutile. Une brique vola et traversa la vitrine de la banque, juste derrière lui. L'alarme se mit à hurler, un son strident et vain que personne n'écoutait plus.

Le système ne s'effondrait pas. Il mutait.

De retour à la ferme, Elias installa les cartes FPGA dans le rack principal de son sous-sol. Les ventilateurs se mirent à ronronner, un bruit de ruche électronique. Sur ses écrans, les courbes de l'inflation mondiale continuaient leur ascension verticale. L'hyperinflation n'était plus un risque, c'était la réalité. Le prix du pain doublait toutes les six heures.

Il ouvrit une console de commande. Le code "Zéro" attendait ses dernières instructions. Les puces de Marek allaient servir de pont de calcul pour synchroniser les capteurs de son verger avec les marchés de matières premières encore actifs à

Singapour et Dubaï.

Chaque pommier de son exploitation était désormais une unité de minage physique. La sève montait dans les troncs, portée par le printemps précoce. Elias ne voyait pas de la chlorophylle ; il voyait des algorithmes de croissance. Quand les fleurs s'ouvriraient, les abeilles transporteraient bien plus que du pollen. Elles transporteraient le signal final.

Il s'assit devant ses moniteurs, une tasse de café noir à la main. Le monde extérieur brûlait pour des chimères de papier. Ici, dans le silence du bunker, la seule valeur qui restait était celle qu'on pouvait toucher, manger ou coder.

Il restait sept jours avant la floraison. Sept jours avant que la dette mondiale ne soit réduite à un immense champ de cendres numériques.

Elias sourit. C'était le sourire d'un homme qui vient de racheter le futur pour le prix d'un bocal de miel.

Chapitre 5

Greffe à Cœur Ouvert

La poussière de la départementale 42 collait à la carrosserie du Duster de location comme une taxe sur la valeur ajoutée. Sarah Vane coupa le contact. Le silence qui suivit n'était pas un repos, c'était une absence de données. Pour une femme qui vivait au rythme des pulsations de la fibre optique de Palo Alto, ce vide était une agression. Elle ajusta ses lunettes de soleil — monture en titane, verres polarisants avec affichage tête haute intégré. Un luxe inutile ici, en apparence.

Elle descendit du véhicule. Ses bottes en cuir de cerf, payées le prix d'un petit portefeuille d'actions, s'enfoncèrent dans la terre meuble. Elle n'était pas là pour la vue. Le village de Saint-Ferréol n'était qu'un point mort sur la carte, un actif déprécié que le monde avait oublié de liquider. Mais pour Elias, c'était le centre névralgique d'une OPA hostile contre la réalité elle-même.

— Botaniste, murmura-t-elle pour s'habituer au mensonge.

Sa couverture était mince, mais le budget était illimité. Elle portait un sac de prélèvements qui contenait assez de technologie pour pirater une banque centrale, camouflé sous des éprouvettes et du terreau. Elle activa l'implant derrière son oreille droite. Une légère vibration. Le réseau était là, quelque part, invisible sous la chlorophylle.

À trois cents mètres de là, dans l'obscurité climatisée du bunker, Malo ne regardait pas la route. Il regardait les fréquences. Sur son moniteur principal, une ligne de crête venait de briser la monotonie du spectre électromagnétique local.

— Elias, on a un ping.

Elias ne leva pas les yeux de son microscope. Il examinait une coupe transversale d'un bourgeon de Gala. Pour lui, les cellules végétales étaient des registres distribués.

— Quelle signature ?

— Satellite. Iridium. Chiffrage de niveau bancaire, répondit Malo, ses doigts courant sur le clavier avec la précision d'un scalpel. Quelqu'un vient de tenter une poignée de main avec le relais de la colline. C'est pas un touriste.

— La Chasseuse est en avance sur l'horaire, nota Elias. Elle cherche le levier. Elle ne sait pas encore que le levier, c'est le sol sous ses pieds. Bloque l'accès au nœud 4. Laisse-la s'approcher du verger. Je veux voir son visage quand elle comprendra que son hardware est obsolète ici.

Sarah avançait sur le sentier qui bordait la propriété d'Elias. Elle analysait le périmètre. Pas de barbelés, pas de caméras visibles. Juste des rangées de pommiers parfaitement alignées, une géométrie qui trahissait une obsession malade pour l'ordre. Pour un œil non averti, c'était une exploitation agricole. Pour Sarah, c'était une architecture de serveurs à ciel ouvert.

Elle sortit son scanner de poche, un boîtier compact déguisé en testeur de pH. Elle l'approcha d'un tronc. L'écran afficha des données aberrantes. La sève ne transportait pas seulement des nutriments ; elle modulait une fréquence. Elias utilisait la conductivité électrique des arbres pour créer un réseau maillé organique. Chaque arbre était un routeur. L'ensemble du verger était un supercalculateur dont le système d'exploitation était la photosynthèse.

— Ingénieux, admit-elle à voix basse. Le coût énergétique est nul. La maintenance est assurée par la météo. Et c'est indétectable par satellite.

Soudain, son implant grésilla. Une interférence brutale. Un mur de bruit blanc. Elle vacilla, portant la main à sa tempe.

— Mauvais endroit pour un appel, dit une voix derrière elle.

Sarah se retourna. Malo se tenait là, à dix mètres. Il n'avait pas l'air d'un paysan. Il portait un pantalon cargo technique et un t-shirt noir délavé. Ses yeux étaient ceux d'un homme qui a passé trop de temps à fixer des lignes de code dans le noir. Il tenait un terminal portable, le pouce sur le bouton d'exécution.

— Je suis botaniste pour le compte de l'Agence de Développement Rural, mentit Sarah, retrouvant instantanément son sang-froid de négociatrice. On a signalé des anomalies dans les nappes phréatiques.

— Les seules anomalies ici, c'est vous, répliqua Malo. Votre scanner émet sur une bande de fréquence réservée aux communications tactiques. Vous voulez qu'on parle de votre licence de botaniste ou de votre compte de frais chez Goldman Sachs ?

Le rapport de force était établi. Sarah rangea son appareil. Inutile de jouer la comédie. Dans ce business, une fois que l'adversaire a identifié votre position, la seule option est l'escalade ou la transaction.

— Elias est là ? demanda-t-elle, sa voix devenant tranchante comme une lame de rasoir.

— Il est occupé à réinitialiser le monde. Vous n'êtes pas sur la liste des invités.

— Je ne suis pas venue pour l'invitation. Je suis venue pour le rachat. Votre patron pense qu'il peut effacer la dette mondiale en appuyant sur 'Delete'. Il oublie une chose : le système ne meurt jamais. Il mute. Je suis ici pour lui proposer une fusion avant que mes employeurs ne décident d'une liquidation physique.

Malo esquissa un sourire cynique.

— Vous parlez de fusion ? Regardez autour de vous, Vane. Vous êtes dans le hardware maintenant. On ne fusionne pas avec la terre. On y est enterré.

Il tapota une commande sur son terminal. Autour d'eux, les capteurs dissimulés dans

les arbres s'activèrent. Un bourdonnement basse fréquence monta du sol, une vibration qui fit trembler les os de Sarah. C'était le son d'un marché qui s'effondre, traduit en ondes acoustiques.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-elle, une pointe d'inquiétude perçant son masque de glace.

— On synchronise, répondit Malo. Le verger vient de détecter votre signature numérique. Il vous a déjà indexée. Vous n'êtes plus une menace, vous êtes une donnée d'entrée.

Sarah sentit la panique monter. Son implant, connecté à son cloud personnel, commençait à uploader des fichiers sans son autorisation. Ses secrets, ses accès bancaires, ses dossiers compromettants sur la direction de la firme... tout était aspiré par les arbres. Le verger ne se contentait pas de calculer, il se nourrissait.

— Arrêtez ça, ordonna-t-elle.

— C'est le marché, Sarah. Offre et demande. Vous avez offert votre présence, le réseau a pris ce dont il avait besoin.

Elle comprit alors l'ampleur du projet d'Elias. Ce n'était pas seulement un virus financier. C'était un prédateur de données. Il ne détruisait pas l'argent, il le rendait obsolète en absorbant l'information qui lui donnait sa valeur.

Dans le bunker, Elias observait la scène sur ses écrans. Les barres de progression se remplissaient. Les secrets de Sarah Vane devenaient le terreau de sa prochaine attaque.

— Malo, amène-la, dit-il dans l'intercom. Elle a des accès prioritaires pour les serveurs de la BCE. C'est la greffe dont nous avons besoin pour finaliser l'ordre Zéro.

Malo fit un signe de tête vers le sentier qui menait à la ferme.

— Après vous, Docteur. Elias vous attend pour le café. Et ne vous inquiétez pas pour vos données. Elles sont entre de bonnes mains. Elles vont servir à fertiliser le futur.

Sarah marcha vers la ferme, vaincue par la terre. Elle avait apporté la technologie de pointe dans un combat de jardinier, et elle venait de réaliser que dans ce nouveau monde, la seule monnaie qui comptait était celle qui pouvait pousser dans le noir. Le verger frissonna sous une brise légère, les feuilles s'agitant comme des millions de processeurs en pleine surcharge. La floraison approchait. Et avec elle, le krach final.

Chapitre 6

L'ADN du Virus

La porte de la grange ne grinça pas. Elle coulissa sur des rails en polymère avec le silence gras d'un coffre-fort suisse. À l'intérieur, l'odeur de l'humus se mélangeait à l'ozone des serveurs sous-cadencés. Sarah Vane franchit le seuil, ses talons aiguilles s'enfonçant de deux centimètres dans la terre battue. Elle ajusta ses lunettes à réalité augmentée. Le signal était faible, étouffé par une cage de Faraday intégrée à la structure même du bâtiment.

Elias ne se retourna pas. Il était courbé sur une table de dissection en inox, un scalpel laser à la main. Devant lui, une pomme de garde, d'un rouge presque noir, fendue en deux.

— Tu cherches le centre de données, Sarah. Tu scannes les murs, tu cherches des baies de stockage, des câbles de fibre optique, un point d'entrée pour tes scripts d'intrusion. Tu perds ton temps. Le hardware, c'est pour les amateurs. C'est fragile. Ça brûle. Ça s'exproprie.

Il posa le scalpel et se redressa. Ses yeux étaient deux fentes de calcul froid. Il pointa le fruit du doigt.

— Regarde ça. Un disque dur de quatre gigaoctets par gramme. Pas de maintenance. Pas de consommation électrique. Une redondance parfaite assurée par la sélection naturelle depuis quatre cents millions d'années.

Sarah s'approcha, le visage tendu. Son esprit d'analyste tournait à plein régime, évaluant les risques, cherchant le levier de négociation.

— Tu divagues, Elias. On ne dirige pas une cyber-attaque avec des fruits. Mes clients perdent des milliards chaque heure. La BCE est en train de geler les avoirs de la zone euro. Ils veulent une tête, ou un bouton d'arrêt. Donne-moi le code source de l'ordre Zéro et je peux encore te négocier une porte de sortie. Un exil doré. Une remise à zéro de ton propre passif.

Elias laissa échapper un rire sec, un bruit de gravier sous un pneu.

— Tu parles encore en monnaie de singe. Le passif, l'actif, les milliards... Tout ça n'existe plus. C'est de la fiction comptable maintenue en vie par des algorithmes que j'ai moi-même écrits. L'ordre Zéro n'est pas sur un serveur. Il n'est pas dans le cloud. Il est dans la sève.

Il saisit une pipette et déposa une goutte de réactif sur la chair de la pomme. Une réaction chimique vira au violet électrique.

— J'ai utilisé le CRISPR-Cas9 pour injecter le code source de l'effondrement directement dans les séquences génétiques de mes vergers. Chaque pépin de cette ferme contient une fraction de la clé de déchiffrement. La floraison que tu as vue dehors ? C'est le déploiement. Les abeilles sont mes techniciens réseau. Elles transportent le virus de fleur en fleur, de propriété en propriété. Le vent fait le reste.

Sarah sentit un froid polaire envahir sa cage thoracique. Elle visualisa la carte de la région. Des milliers d'hectares de vergers. Des millions d'arbres.

— C'est impossible, balbutia-t-elle. On ne peut pas exécuter du code biologique sur un processeur Intel.

— On ne l'exécute pas. On le lit. Mes virus cryptés dans le système financier mondial attendent une clé de validation. Une séquence spécifique. Mes capteurs

environnementaux, disséminés dans toute la vallée, séquentent l'ADN des nouvelles pousses en temps réel. Quand la mutation que j'ai programmée atteindra son point de maturité — la floraison finale — les capteurs enverront le signal de validation par satellite. C'est un interrupteur de l'homme mort, Sarah. Sauf que l'homme est une forêt.

Elle fit un pas en arrière, son cerveau cherchant désespérément une contre-mesure.

— On peut tout raser, dit-elle, sa voix reprenant de l'assurance. Une frappe tactique. Un défoliant massif. On brûle la vallée, on brûle le code. C'est une analyse de coût simple. Le prix de cette terre contre le système financier mondial. Mes employeurs n'hésiteront pas une seconde.

Elias sourit. C'était le sourire d'un prédateur qui a déjà encaissé le profit avant même que la proie ne réalise qu'elle est chassée.

— Analyse incomplète. Typique de la Silicon Valley. Tu oublies la volatilité du vivant. J'ai déjà vendu les droits de propriété intellectuelle de ces semences à des coopératives agricoles en Amérique du Sud, en Afrique et en Asie centrale. Sous couvert de "résilience climatique". Le code est déjà partout. Il est dans le cycle de la vie. Pour détruire l'ordre Zéro, tu ne dois pas seulement brûler cette vallée. Tu dois stériliser la planète.

Il s'approcha d'elle, envahissant son espace vital. L'odeur de terre sur ses vêtements était une insulte à son parfum de luxe.

— Quel est le ROI d'une apocalypse nucléaire, Sarah ? Quel est le rendement d'une terre morte ? Tu es venue ici pour récupérer un levier. Mais le levier a cassé. Tu es face à une faillite totale de ton modèle.

Sarah sortit son terminal mobile. Ses mains tremblaient légèrement. Elle tenta de

forcer une connexion satellite, de transmettre les coordonnées, d'alerter le centre de crise. L'écran afficha : *SIGNAL BLOQUÉ. ERREUR SYSTÈME.*

— Malo a tes accès maintenant, reprit Elias d'une voix monocorde. Pendant que tu marchais dans la boue, il a utilisé ton empreinte biométrique pour injecter la dernière phase de la greffe. Tes accès prioritaires à la BCE sont les vecteurs de propagation. Tu n'es plus la chasseuse. Tu es le patient zéro.

Elle regarda ses mains. Elle se sentit soudainement sale, contaminée par cette logique organique qui échappait à ses graphiques de performance.

— Pourquoi ? Pourquoi tout détruire ? Tu étais le meilleur. Tu aurais pu posséder la moitié de la planète.

— Je la possède déjà. Mais pas la version papier. Pas la version numérique que vous manipulez comme des enfants avec des allumettes. Je possède la seule chose qui aura de la valeur quand vos écrans s'éteindront : la capacité de produire. L'ordre Zéro va effacer toutes les dettes. Toutes. Les crédits immobiliers, les dettes souveraines, les produits dérivés. Le grand reset. Le monde va se réveiller demain avec une balance à zéro. Et ce jour-là, celui qui a les graines, celui qui a la terre, celui qui a le code de la survie, c'est lui qui fixe le cours du marché.

Il ramassa la pomme tranchée et lui en tendit une moitié.

— Mange, Sarah. C'est un actif tangible. Le seul qui te reste.

Elle fixa le fruit. Elle voyait les cellules, les fibres, et derrière, les lignes de code qui défilaient, invisibles et impitoyables. Elle comprit que la traque était finie. Les banques centrales n'étaient plus que des châteaux de cartes dans un ouragan. Elias n'avait pas hacké la finance. Il l'avait rendue obsolète.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un murmure.

— Que tu fasses ce que tu fais de mieux. De la gestion de crise. Tu vas appeler tes contacts. Tu vas leur dire que la situation est sous contrôle. Tu vas les bercer d'illusions pendant les dernières quarante-huit heures. Tu vas maintenir le cours de l'action jusqu'à la fermeture des marchés vendredi soir.

— Et si je refuse ?

Elias se tourna vers la fenêtre, observant le verger qui scintillait sous la lune.

— Si tu refuses, je libère les données que Malo a extraites de ton terminal personnel. Tes comptes offshore, tes manipulations de marché pour le compte du cartel, tes petits arrangements avec la vérité. Tu ne seras pas seulement ruinée. Tu seras la cible de tous les régulateurs de la planète. Tu finiras dans une cellule de deux mètres carrés pendant que le monde extérieur apprendra à nouveau à troquer du blé contre de l'huile.

Sarah ferma les yeux. Le calcul était vite fait. Perte totale contre survie conditionnelle. Elias ne lui offrait pas un partenariat, il lui offrait un poste de stagiaire dans son nouvel ordre mondial.

— C'est du chantage, dit-elle sans conviction.

— C'est du business, Sarah. Et dans le business, le premier arrivé sur le marché définit les règles. Bienvenue dans la nouvelle économie.

Dehors, le vent se leva, faisant bruisser les feuilles des pommiers. Un murmure numérique, une symphonie de bits organiques qui se propageait dans l'obscurité, prête à dévorer le vieux monde. Sarah prit la pomme. Elle croqua dedans. La chair était

acide, métallique, pleine de promesses de ruine.

Elias retourna à sa table. Il avait déjà oublié sa présence. Il avait une forêt à administrer.

Chapitre 7

Flash Crash de Printemps

Le mercure affichait 1,2 degré Celsius sur la console centrale. À 0,8 degré, les bourgeons de la parcelle Nord entraient en zone de stress. À 0,4 degré, la récolte était compromise. Pour Elias, ce n'était pas une question de cidre ou de compote ; c'était une perte d'actifs biologiques critiques.

— Regarde bien, Sarah. C'est le moment où la réalité physique vient briser les dents de la finance virtuelle.

Il ne quitta pas des yeux les six moniteurs qui tapissaient le mur de pierre de la grange. À gauche, les flux de données météorologiques en temps réel, captés par des sondes enterrées tous les dix mètres. À droite, le carnet d'ordres du Nasdaq et du S&P 500. Entre les deux, le pont : son algorithme propriétaire, baptisé « Frost Hedge ».

— Tu vas vraiment faire ça ? demanda Sarah. Elle tremblait, mais ce n'était pas le froid. C'était le vertige. Tu vas couler le secteur tech parce qu'il fait trop froid dans le Connecticut ?

— Corrélation n'est pas causalité, Sarah. Mais dans mon système, la corrélation est une loi d'exécution. Mes arbres sont les oracles. S'ils souffrent, le marché doit saigner. C'est une question d'équilibre des masses.

Le capteur de la rangée 12 vira au rouge cramoisi. 0,6 degré.

Elias ne pressa aucun bouton. Il n'en avait pas besoin. Le script s'exécuta avec la précision d'une guillotine hydraulique. À 3h14 du matin, heure de New York, alors

que les serveurs de Chicago tournaient à plein régime pour les échanges de nuit, une cascade d'ordres de vente « Short » inonda les tuyaux.

Cible : Apple, Microsoft, Nvidia, Alphabet. Le cœur du réacteur.

— Pourquoi eux ? souffla Sarah, les yeux rivés sur les bougies rouges qui commençaient à s'empiler sur l'écran.

— Parce qu'ils se croient invulnérables à la géographie. Ils pensent que le cloud n'a pas besoin de sol. Je leur rappelle que sans infrastructure biologique, leur économie de services n'est qu'un mirage pour rentiers.

Sur l'écran central, le Nasdaq décrocha de 200 points en six secondes. Ce n'était que le début. L'algorithme d'Elias n'utilisait pas de capital propre ; il utilisait des leviers croisés sur des produits dérivés complexes que Sarah elle-même avait aidé à structurer trois ans plus tôt. Il retournait sa propre ingénierie contre ses créateurs.

— Les coupe-circuits vont s'activer, dit-elle, cherchant une faille. La SEC va geler les échanges.

— Ils ont sept minutes de latence sur les marchés de nuit. Sept minutes, c'est une éternité quand on traite à la microseconde. Regarde.

Le volume explosa. La liquidité s'évapora. C'était un « Flash Crash » chirurgical. Les algorithmes haute fréquence des grandes banques, programmés pour détecter des anomalies, interprétèrent la chute comme un signal de panique systémique. Ils se mirent à vendre à leur tour, s'auto-dévorant dans une boucle de rétroaction infinie.

— Moins quatre pour cent, annonça Elias. La température stagne à 0,5. Mes pommiers tiennent le coup. Pour l'instant.

— Tu es en train de détruire des milliards de dollars de capitalisation boursière pour protéger quelques kilos de fruits ?

— Je protège mon levier, Sarah. Ces arbres portent le code source de la phase finale. Si le gel les tue, le code est perdu. Je préfère raser Wall Street que de perdre ma base de données. L'argent se réimprime. L'ADN, non.

À 3h21, le premier « Circuit Breaker » de niveau 1 se déclencha. Les écrans se figèrent. Un silence de mort s'installa dans la grange, seulement rompu par le ronronnement des serveurs et le vent qui frappait les vitres renforcées.

Wall Street venait de s'arrêter de respirer.

— Trois heures de gel des cotations, analysa Elias en consultant sa montre. C'est le temps qu'il me faut pour activer les brûleurs de protection dans le verger.

Il se leva, enfila une veste de travail en canevas épais et ramassa une tablette durcie.

— Viens. On a du travail. La panique mondiale va nous offrir la couverture parfaite pour la suite.

Dehors, l'air était coupant comme un rasoir. Le verger ressemblait à un cimetière de métal et de bois, enveloppé dans une brume artificielle. Elias marchait d'un pas rapide, vérifiant les vannes de gaz.

— Tu te rends compte de ce qui va se passer à l'ouverture ? demanda Sarah en le suivant dans la boue. Les banques centrales vont injecter des liquidités, les régulateurs vont chercher le point d'origine. Ils vont remonter jusqu'à tes serveurs.

— Ils remonteront jusqu'à une ferme fantôme qui, sur le papier, appartient à une holding basée au Delaware, elle-même détenue par une fondation environnementale

au Luxembourg. Le temps qu'ils comprennent que le signal est parti d'un thermostat de jardinier, le "Zéro" sera déjà en marche.

Il s'arrêta devant un pommier particulièrement robuste. Il caressa l'écorce avec une étrange tendresse, presque effrayante.

— Ce spécimen contient la clé de déchiffrement de la dette souveraine japonaise. Si le gel l'atteint, Tokyo s'effondre demain matin. Tu comprends maintenant ? Je n'ai pas de "portefeuille". J'ai un écosystème.

Sarah regarda les rangées d'arbres s'étendre dans l'obscurité. Ce n'était plus une ferme. C'était un arsenal. Chaque branche était une arme pointée sur la tempe de la finance mondiale.

— Pourquoi m'avoir montré ça ?

Elias se tourna vers elle. La lueur des brûleurs qui s'allumaient un à un dans le verger projetait des ombres dansantes sur son visage anguleux.

— Parce que tu es la seule à savoir lire un bilan comptable et un relevé météo en même temps. J'ai besoin d'une vigie à New York quand le marché rouvrira. Tu vas y retourner. Tu vas leur dire que c'était une erreur de script, une anomalie due à une mise à jour des serveurs de Chicago. Tu vas les rassurer.

— Et pourquoi je ferais ça ?

Elias s'approcha, son souffle formant un nuage blanc entre eux.

— Parce que j'ai déjà transféré dix millions de dollars en stablecoins sur un compte dont tu es la seule bénéficiaire. Et parce que si tu ne le fais pas, je laisse la température descendre de deux degrés supplémentaires. Et là, Sarah, ce ne sera plus

un crash de trois heures. Ce sera la fin de la civilisation du crédit. Tu n'auras même plus de quoi t'acheter une boîte de conserve avec tes bonus de fin d'année.

Il lui tendit la tablette. À l'écran, les gros titres des médias financiers commençaient à hurler : "BLACK OUT SUR LE NASDAQ", "MYSTÉRIEUX CRASH NOCTURNE", "LA RÉSERVE FÉDÉRALE CONVOQUÉE D'URGENCE".

— Le monde a peur, Sarah. Va les rassurer. C'est ce que les gens comme toi font de mieux : mentir pour maintenir l'illusion que le système est sous contrôle.

Sarah prit la tablette. Ses doigts étaient gelés. Elle regarda le verger, puis l'homme qui le gérait comme un dieu cynique.

— Tu es un monstre, Elias.

— Non. Je suis un arboriculteur qui a compris la valeur réelle des choses. Maintenant, va prendre ton jet. Tu as une ouverture de marché à gérer.

Elle tourna les talons sans un mot, s'enfonçant dans la brume vers la piste d'atterrissage privée située à l'autre bout du domaine. Elias resta seul au milieu de ses arbres. Il consulta sa console portable. La température remontait. 0,9 degré.

Le marché allait rouvrir dans la douleur, mais les bourgeons étaient saufs. Pour l'instant, l'ordre mondial tenait à un fil de sève. Il ramassa une poignée de terre, la huma, puis la laissa filer entre ses doigts.

— Trop de liquidités, murmura-t-il pour lui-même. Il est temps d'assécher tout ça.

Il retourna vers sa grange, laissant derrière lui le ronflement des brûleurs qui luttèrent contre l'hiver, tandis qu'à des milliers de kilomètres de là, des milliers de traders voyaient leur vie s'évaporer sur des écrans redevenus noirs.

Le Flash Crash n'était qu'un test de pression. La véritable tempête n'avait pas encore de nom, mais elle avait déjà ses racines. Elle attendait simplement que le printemps finisse de fleurir pour tout arracher.

Chapitre 8

Le Sécateur et le Serveur

Malo ajusta la focale de ses jumelles thermiques. Quatre signatures de chaleur. Trop nettes, trop groupées, trop disciplinées pour être des chasseurs locaux ou des randonneurs égarés. À trois cents mètres de la clôture périmétrale sud, les intrus progressaient en formation de diamant. Ils portaient du matériel de pointe : des brouilleurs de fréquence portatifs et des fusils d'assaut à silencieux intégrés. Un investissement lourd. Quelqu'un, quelque part, avait débloqué un budget substantiel pour cette extraction.

— Quatre unités au sud, secteur Écho, murmura Malo dans son micro de gorge. Équipement tactique complet. Ils ne sont pas là pour discuter du prix du blé.

La réponse d'Elias crépita dans l'oreillette, sèche, dénuée d'émotion.

— Ils sont sur le chemin de la parcelle sept. Ne les laisse pas piétiner les racines. Le système racinaire est en pleine phase d'absorption de données. Chaque vibration est un parasite. Liquide l'interférence.

— Reçu. Je minimise les dommages collatéraux.

Malo coupa la radio. Il n'avait pas besoin d'ordres détaillés. Il connaissait le terrain mieux que son propre pouls. Pour Elias, cette forêt était une extension de son processeur central. Pour Malo, c'était une zone de mise à mort optimisée. Il glissa dans l'ombre d'un chêne centenaire, ses mouvements fluides, calculés pour ne pas briser une seule brindille. Le silence était sa monnaie d'échange la plus précieuse.

Les mercenaires s'arrêtèrent à la lisière d'une zone marécageuse que la carte satellite

indiquait comme un simple fossé de drainage. Erreur de débutant. Elias avait fait détourner la nappe phréatique pour saturer le sol de limons lourds, créant une zone de succion naturelle camouflée par un tapis de mousse synthétique.

Le premier homme, le pointeur, s'engagea. Un bruit de succion sourd. Sa jambe s'enfonça jusqu'au genou. Il ne paniqua pas, signe d'un entraînement de haut niveau, mais il commit l'erreur de s'appuyer sur son coéquipier. Le poids combiné accéléra l'enlèvement.

Malo observa la scène depuis un surplomb rocheux. Il ne sortit pas son arme. Un coup de feu, c'est une trace acoustique, un rapport d'incident, une perte d'efficacité. Il préférait l'inertie. Il pressa un bouton sur sa télécommande de poignet.

À vingt mètres des mercenaires, une série de valves enterrées s'ouvrit. Ce n'était pas du gaz toxique, juste de l'azote liquide injecté directement sous la couche de boue. Le choc thermique fut instantané. La boue, déjà visqueuse, se figea comme du béton armé autour des jambes des deux premiers hommes. Un piège cryogénique. Coût énergétique : minime. Résultat : deux actifs immobilisés, neutralisés par leur propre poids.

— Contact visuel établi, dit le chef d'équipe des mercenaires dans sa radio, ignorant que Malo interceptait le signal. On est bloqués. Le terrain est piégé. On demande un appui...

Le signal fut coupé par un mur de bruit blanc. Elias venait d'activer le dôme de brouillage local.

Pendant ce temps, à l'intérieur de la grange fortifiée, Elias ne quittait pas ses écrans des yeux. Les mercenaires n'étaient qu'une note de bas de page, une volatilité de marché mineure. Son attention était rivée sur les capteurs biométriques des ruches. Les abeilles, équipées de puces RFID microscopiques, s'activaient. Le cycle de

pollinisation avait commencé. Chaque fleur de pommier touchée déclenchait une micro-transaction sur les marchés asiatiques. Un algorithme de trading haute fréquence basé sur l'entomologie. Imprévisible. Indétectable.

— La liquidité mondiale baisse de 4 % par heure, nota Elias, ses doigts survolant le clavier avec une précision chirurgicale. Le sang quitte le corps.

Il observa une courbe rouge s'effondrer sur son moniteur central. La Deutsche Bank venait de suspendre ses paiements interbancaires. Un effet domino qu'il avait initié trois mois plus tôt en manipulant les contrats à terme sur les engrais. Tout était lié. La terre, le code, la faillite.

Dehors, Malo s'était rapproché des deux mercenaires restants. Ils étaient dos à dos, balayant la forêt de leurs lampes tactiques. Ils cherchaient un tireur. Ils cherchaient un homme. Ils ne comprenaient pas qu'ils luttaienent contre un écosystème.

Malo tira une fine corde de kevlar de sa ceinture. Il n'avait pas besoin de les tuer. Les morts attirent les enquêtes. Les disparus ne sont que des pertes sèches sur un bilan comptable. Il utilisa un lanceur pneumatique silencieux pour envoyer un grappin au-dessus d'une branche massive, juste derrière eux.

Un déclencheur magnétique. Un contrepoids de cent kilos de fonte dissimulé dans le feuillage tomba brusquement. La branche, sous la tension, fouetta l'air avec la force d'un piston hydraulique. Le premier mercenaire fut projeté à dix mètres, ses côtes broyées instantanément. Le second n'eut pas le temps de se retourner que Malo était déjà sur lui, une seringue d'étorphine à la main. Une pression sur la carotide. Trois secondes. Le corps s'affaissa.

— Secteur sud nettoyé, annonça Malo en traînant les corps vers la fosse de compostage anaérobie. Quatre unités hors service. Pas de munitions consommées.

— Bien, répondit Elias. J'ai besoin de toi pour le calibrage des serveurs de la zone B. L'humidité monte. Si les processeurs surchauffent, la pollinisation de 09h00 sera désynchronisée.

Malo laissa les mercenaires s'enfoncer lentement dans le compost. Dans six mois, ils seraient d'excellents engrais pour les vergers. Un recyclage parfait des ressources. Il se mit en route vers la grange, nettoyant ses mains avec une lingette antiseptique.

À l'intérieur, Elias était debout devant une immense baie vitrée donnant sur les vergers embrumés. Sur ses écrans, les indices boursiers de Londres et de New York affichaient des lignes plates. Le "Zéro" approchait.

— Tu as vu leur équipement ? demanda Elias sans se retourner alors que Malo entrait.

— Standard. Blackwood Security. Sous-traité par un fonds spéculatif, probablement.

— Ils sont désespérés, analysa Elias. Ils essaient de racheter du temps avec de la violence. C'est une stratégie de perdant. La violence a un coût marginal croissant. Le code, lui, a une scalabilité infinie.

Il désigna un petit point vert sur la carte thermique du verger.

— Regarde ça, Malo. La reine de la ruche 4 vient de sortir. C'est elle qui porte la clé de chiffrement finale. Quand elle aura fini sa rotation, la dette souveraine de l'Italie n'existera plus. Effacée. Un simple bug dans la matrice agricole.

Malo s'approcha des serveurs, vérifiant les niveaux de refroidissement.

— Et Sarah Vane ? Elle ne va pas s'arrêter à quatre mercenaires.

— Sarah Vane pense comme une banquière, cracha Elias. Elle croit aux actifs et aux passifs. Elle ne comprend pas que j'ai changé la nature même de la monnaie. Elle cherche un serveur dans le cloud, alors que le serveur, c'est la terre sous ses pieds.

Il fit une pause, ses yeux reflétant le défilement incessant des lignes de code.

— Prépare le sécateur, Malo. La floraison est prévue pour demain à l'aube. C'est là que nous couperons les dernières lignes de crédit du vieux monde.

Malo hocha la tête. Il n'y avait pas de place pour le doute ou la morale dans ce bunker. Il n'y avait que la logique implacable du profit et de la perte. Et pour l'instant, leur position était la seule à être réellement couverte.

Le silence revint sur la ferme, interrompu seulement par le bourdonnement sourd des ventilateurs et le murmure du vent dans les pommiers. À l'autre bout de la planète, des empires s'écroulaient dans un fracas de chiffres rouges, mais ici, dans l'humus et l'ombre, le nouveau monde poussait en silence, une cellule à la fois, une ligne de code à la fois. La traque continuait, mais les chasseurs étaient déjà devenus le fertilisant de leur propre défaite.

Chapitre 9

Interférence

Sarah Vane ne détonnait pas dans la cuisine en chêne massif d'Elias ; elle l'insultait. Elle était une anomalie chromée dans un sanctuaire de bois sombre et de fonte. Elle se tenait près de l'îlot central, ses doigts effilés effleurant le grain du bois comme s'il s'agissait d'un écran tactile récalcitrant. Elle portait un tailleur gris anthracite dont le prix aurait pu financer trois ans de récoltes, et ses implants rétiniens pulsaient d'une lueur bleutée, signe qu'elle enregistrait chaque particule de poussière, chaque battement de cil.

Elias ne leva pas les yeux de sa meule à aiguiser. Le crissement de l'acier contre la pierre cadencait le silence. Un son honnête. Un son qui ne mentait pas sur sa finalité.

— Le Dow Jones a perdu six mille points à l'ouverture, commença Sarah. Sa voix était un scalpel : froide, précise, conçue pour trancher dans le gras des hésitations. La liquidité mondiale s'évapore. On appelle ça le « Grand Assèchement » sur les terminaux Bloomberg. Les gens sautent par les fenêtres à Londres, Elias. Toi, tu aiguises un couteau.

— Un sécateur, corrigea-t-il sans s'arrêter. La précision est une vertu. Le chaos n'est qu'une question de perspective. Pour un banquier, c'est la fin du monde. Pour la terre, c'est juste un désherbage nécessaire.

Il s'arrêta, testa le tranchant de la lame sur son pouce. Une perle de sang apparut. Un indicateur de performance.

— Tu as injecté le virus dans le protocole de compensation interbancaire,

continua-t-elle en s'approchant. Mais ce n'est pas un malware classique. On a analysé les paquets de données. C'est organique. Ça se comporte comme un mycélium. Ça ne détruit pas les données, ça les digère pour nourrir autre chose.

Elias posa le sécateur. Il la regarda enfin. Sarah Vane représentait tout ce qu'il avait vomi : l'optimisation de la misère, le profit extrait du vide, la domination par l'abstraction.

— Tu as toujours eu une bonne lecture des flux, Sarah. C'est pour ça que tu es encore en vie. Tes employeurs cherchent un bouton « Off » dans le cloud. Ils ne comprennent pas que le serveur est sous leurs pieds. Chaque pommier dans ce verger est un nœud de stockage. Chaque racine est une ligne de transmission. Le code n'est pas sur un disque dur, il est dans la sève.

Sarah marqua un temps d'arrêt. L'information fut traitée, analysée, intégrée à sa matrice de risques en une fraction de seconde. Elle ne montra aucun choc. Le choc est une perte de temps.

— C'est brillant, admit-elle. Et totalement inutile si tu restes seul à la barre. Tu as créé l'arme absolue, Elias. L'ordre « Zéro ». L'effacement des dettes. La remise à plat des compteurs mondiaux. Mais après ? Une fois que tu auras transformé Wall Street en terrain vague, qui va gérer les décombres ? La nature ? Elle n'a pas de plan de relance. Elle n'a que la survie du plus apte.

Elle fit un pas de plus, entrant dans sa zone de sécurité. Elle dégageait une odeur d'ozone et de parfum de synthèse.

— Je ne suis pas venue pour t'arrêter. Ils m'ont envoyée pour te liquider, mais j'ai mes propres actifs à protéger. Je te propose un pacte. Une co-dominance. Tu as l'infrastructure, j'ai le réseau. Tu fournis le reset, je fournis la structure du nouveau monde. On ne se contente pas de regarder l'empire brûler. On devient les

propriétaires des cendres.

Elias esquissa un sourire qui n’atteignit pas ses yeux. Un sourire de prédateur qui observe une proie s’enfermer dans son propre piège.

— Tu parles de « domination », Sarah. C’est un concept de l’ancien monde. Tu veux remplacer une hiérarchie par une autre. Tu veux des leviers, des positions dominantes, des options d’achat sur l’avenir. Tu n’as pas compris la leçon de la biologie.

— Éclaire-moi, alors.

— La nature ne partage pas sa gouvernance, dit-il en reprenant son sécateur. Elle l’impose. Un écosystème n’est pas une démocratie, ni une oligarchie. C’est une machine à équilibrer les pertes. Si une espèce devient trop gourmande, elle s’effondre. Le système financier était une tumeur. Je suis le chirurgien, pas le nouveau propriétaire de la tumeur.

Sarah croisa les bras, ses yeux brillant d’une intensité électrique.

— Ne sois pas idéaliste, Elias. Ça ne te va pas. Sans structure, ton « Grand Soir » ne sera qu’un bain de sang. Les gens ne vont pas se mettre à troquer des pommes contre des médicaments par bonté d’âme. Ils vont s’entretuer pour les dernières ressources. Mon réseau peut stabiliser la transition. On peut filtrer qui survit et qui coule. On peut sélectionner les actifs viables.

— C’est exactement ce que je fais, répliqua Elias. Mais mes critères ne sont pas les tiens. Tu cherches la solvabilité. Je cherche la résilience. Tu veux sauver les banques qui sont « trop grosses pour faire faillite ». Moi, je les utilise comme engrais. Mon algorithme ne sélectionne pas les gagnants. Il élimine les parasites.

Le ton de Sarah changea. Le velours disparut, laissant place à l'acier.

— Tu es un fanatique. Tu penses que parce que tu as les mains dans la terre, tu es pur. Mais tu es le plus grand terroriste financier de l'histoire. Si tu refuses mon offre, je donne tes coordonnées GPS au commandement des opérations spéciales dans les cinq minutes. Ils ne viendront pas pour discuter. Ils raseront ces huit hectares et chaque arbre qui s'y trouve. Ton code mourra avec tes pommes.

Elias ne cilla pas. Il ramassa une pomme de terre sur la table, encore couverte de terre noire.

— Tu penses en termes de destruction physique. Très « XXe siècle ». Tu crois que si tu brûles le verger, tu tues le virus ? Sarah, la pollinisation a déjà commencé. Les abeilles ont transporté le code génétique modifié sur des kilomètres. Il est déjà dans les fermes voisines, dans les jardins ouvriers, dans les forêts. Le virus est devenu sauvage. Il est partout. Ton satellite peut raser ma ferme, il ne fera qu'accélérer la dispersion des spores.

Il fit rouler la pomme de terre entre ses mains calleuses.

— Tu es venue ici avec un levier, mais tu n'as pas de point d'appui. Tu es en découvert technique, Sarah. Ton influence, tes implants, tes réseaux... tout cela repose sur une infrastructure qui n'existera plus demain matin à l'aube. Tu es déjà un fantôme. Tu hantes juste un bâtiment qui n'a pas encore réalisé qu'il était démoli.

Sarah Vane resta immobile. Pour la première fois, ses implants clignotèrent en rouge. Erreur système. Perte de connexion. Le signal satellite faiblissait. L'interférence n'était pas atmosphérique ; elle était systémique.

— Tu ne peux pas gagner, murmura-t-elle, plus pour elle-même que pour lui.

— Je ne cherche pas à gagner, répondit Elias en se levant. Je cherche à terminer le cycle. La floraison est prévue pour demain. À ce moment-là, la dette mondiale sera ramenée à sa valeur réelle : zéro. Les titres de propriété, les contrats dérivés, les obligations souveraines... tout cela redeviendra ce que c'est vraiment : du bruit dans le vide.

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait voir la terre sous ses ongles.

— Tu veux un pacte ? Voici le seul que je propose : pars maintenant. Marche jusqu'à la route. Ne regarde pas ton téléphone, il ne fonctionne plus. Trouve un endroit où planter quelque chose. Apprends à être utile sans un terminal de trading. C'est ta seule option de survie. C'est ton seul dividende.

Sarah regarda la main d'Elias, puis son visage de pierre. Elle vit l'absence totale de négociation. Elle vit une force qui ne se souciait ni de l'argent, ni du pouvoir, ni de la morale humaine. Elle vit la nature, froide et implacable, qui reprenait ses droits sur la feuille de calcul.

Elle fit un pas en arrière, puis un autre. Son élégance de verre semblait soudain fragile, prête à voler en éclats au moindre choc.

— Ils te tueront, Elias.

— Peut-être. Mais ils devront le faire dans un monde où ils ne peuvent plus payer le bourreau.

Sarah tourna les talons et sortit de la cuisine. Le bruit de ses talons sur le parquet sonna comme un compte à rebours qui s'achevait. Elias reprit son sécateur. Il restait encore quelques branches à tailler avant la nuit. Le travail ne s'arrêtait jamais. Le profit était une illusion, mais la récolte, elle, était une certitude.

Dehors, le vent se leva, agitant les pommiers. Dans chaque cellule, dans chaque grain de pollen, le code « Zéro » attendait le premier rayon de soleil pour exécuter la sentence finale. Le marché allait fermer. Définitivement.

Chapitre 10

L'Hiver Numérique

Le signal s'est éteint à 14h02, heure de Greenwich. Sur le mur de moniteurs tapissant la grange, les courbes du NASDAQ et du CAC 40 se sont figées dans un spasme rectiligne avant de sombrer dans le noir. Ce n'était pas un crash. C'était une amputation. Les banques centrales venaient de trancher le nerf optique de la région, espérant isoler le cancer. Ils pensaient que le réseau était une infrastructure physique qu'on pouvait débrancher comme une lampe de chevet. Ils n'avaient toujours pas compris que le code "Zéro" ne circulait plus par les câbles sous-marins, mais par la sève.

Je n'ai pas bougé. Dans le silence de la ferme, seul le ronronnement des onduleurs rappelait que le cœur du système battait encore ici. Le coût de cette déconnexion pour l'économie mondiale ? Environ huit cents milliards de dollars par heure de blackout. Un prix élevé pour essayer de faire taire un seul homme. Mais quand on joue sa survie, on ne compte plus ses jetons.

Sarah Vane était encore sur le perron, son smartphone devenu une brique de verre inutile entre ses doigts fins. Elle fixait l'écran avec l'incrédulité d'une femme qui découvre que son sang a cessé de couler. Elle faisait partie de cette caste qui croit que le monde s'arrête quand le Wi-Fi tombe.

— Ils ont coupé la zone, Elias. Tout. Les satellites, la 5G, la fibre. On est dans un trou noir.

Je me suis levé, mes articulations craquant comme du bois mort. J'ai ajusté mes bretelles.

— Ils n'ont pas coupé la zone, Sarah. Ils se sont enfermés dehors. C'est une erreur de débutant. En finance, quand on s'isole, on ne se protège pas, on se rend vulnérable au premier prédateur qui a encore un levier.

Je me suis dirigé vers le panneau de contrôle dissimulé derrière une pile de caisses de pommes de terre. Un terminal rustique, sans fioritures, relié directement aux entrailles de la ferme. J'ai tapé une séquence de commandes. À trois cents mètres de là, dans les silos à grain qui surplombaient la vallée, les moteurs hydrauliques se sont mis en marche dans un grognement de métal.

Les sommets des silos, camouflés par des plaques de tôle rouillée, ont pivoté pour laisser apparaître des antennes paraboliques à balayage électronique. Du matériel militaire détourné, racheté à prix d'or à des généraux russes en faillite il y a dix ans. Mon propre réseau. Ma propre juridiction.

— Qu'est-ce que tu fais ? a demandé Sarah, sa voix montant d'un octave.

— Je bascule en autonomie totale. Le protocole "Hiver Numérique". S'ils veulent jouer à l'âge de pierre, je vais leur montrer que j'ai inventé le feu.

Sur l'écran, une carte de la région s'est affichée, quadrillée par mon propre maillage. Chaque arbre de mon verger, chaque capteur d'humidité dans mes champs servait de relais. Un réseau mesh, organique, indétectable par les radars de la NSA car il opérait sur des fréquences de bruit de fond, noyé dans les ondes naturelles de la biosphère.

— Tu ne peux pas gagner contre une coupure totale, a-t-elle insisté, s'approchant de moi. Ils vont envoyer l'armée. Ils vont raser cet endroit.

— L'armée coûte cher, Sarah. Le kérosène des hélicoptères se paie en dollars. Les soldes des commandos sont versées sur des comptes bancaires. Si ces comptes

affichent zéro, si le système de paiement Swift est une coquille vide, qui va monter dans l'hélicoptère ? Personne ne meurt pour une monnaie qui n'existe plus.

L'analyse était simple. Le pouvoir n'est pas une arme, c'est un flux. Coupez le flux, et l'arme n'est plus qu'un morceau de ferraille.

Le terminal a émis un bip aigu. La connexion était établie. Pas avec le monde extérieur, mais avec les serveurs fantômes que j'avais disséminés dans les data centers de secours des banques elles-mêmes, avant de me retirer ici. Des chevaux de Troie endormis, attendant le signal de ma ferme pour s'éveiller.

— Regarde, ai-je dit en désignant l'écran.

Une cascade de données a commencé à défiler. Les banques centrales essayaient de réinitialiser leurs registres manuellement. Une tentative désespérée de revenir à la comptabilité papier pour effacer les traces du virus. Mais le code "Zéro" était déjà passé à l'étape suivante. Il ne se contentait plus d'effacer les dettes ; il réallouait les actifs.

Chaque seconde de blackout renforçait ma position. En coupant le réseau, ils avaient supprimé leur capacité à surveiller l'hémorragie. C'était comme essayer de soigner une plaie ouverte en éteignant la lumière de la salle d'opération.

— Tu es en train de liquider les réserves d'or fédérales ? murmura Sarah, les yeux rivés sur les colonnes de chiffres.

— L'or est une relique barbare. Je réalloue les droits de propriété intellectuelle, les titres fonciers, les brevets pharmaceutiques. Je transforme le chaos en une nouvelle forme de capital. Une économie basée sur la résilience, pas sur la spéculation.

— C'est du vol.

— C'est une restructuration forcée. Le marché était en état de mort cérébrale depuis 2008, maintenu en vie par des injections de liquidités artificielles. J'ai juste débranché l'assistance respiratoire.

Je suis sorti de la grange. L'air était frais, chargé de l'odeur de la terre humide. Le silence était absolu. Pas un avion dans le ciel, pas un moteur au loin. Le monde s'était arrêté de respirer.

Sarah m'a suivi, ses chaussures de luxe s'enfonçant dans la boue. Elle avait l'air d'une anomalie, un vestige d'un monde qui venait de s'évaporer.

— Ils vont te trouver, Elias. Ils ont des satellites thermiques. Ils verront la consommation d'énergie de tes silos.

— Mes silos fonctionnent à l'énergie géothermique et au biogaz produit par mes propres déchets. Ma signature thermique est identique à celle d'une exploitation agricole standard. Pour eux, je suis juste un paysan qui attend que ses pommes mûrissent.

J'ai ramassé une poignée de terre. Elle était riche, noire, pleine de vie. À l'intérieur de chaque grain de pollen de mes arbres, une séquence d'ADN synthétique portait une partie du code source. Même s'ils brûlaient la ferme, le vent emporterait le code plus loin. La nature était mon cloud. Et le cloud était éternel.

— Le profit est une hallucination collective, Sarah. On a passé des décennies à construire des gratte-ciel sur des promesses de vent. Aujourd'hui, le vent a tourné.

Soudain, un vrombissement lointain a brisé le silence. Un drone de surveillance, probablement lancé depuis une base autonome avant le blackout. Il approchait par le nord, une silhouette noire découpée sur le ciel gris.

— Voilà tes amis, ai-je dit sans émotion.

— Ils vont scanner la zone. S'ils détectent le signal des antennes...

— Ils ne détecteront rien.

J'ai pressé un bouton sur ma montre. Une impulsion électromagnétique localisée, générée par les bobines Tesla dissimulées dans les clôtures de mon enclos, a frappé l'air. Le drone a vacillé, ses hélices se sont bloquées, et il est tombé comme une pierre dans le champ de maïs. Un investissement de deux millions de dollars réduit à l'état de déchet technologique en une fraction de seconde.

— Le retour sur investissement de cette défense est infini, ai-je noté. Coût de l'impulsion : trois centimes d'électricité. Perte pour l'adversaire : deux millions. C'est ça, la nouvelle arithmétique.

Sarah a reculé d'un pas. Elle ne me voyait plus comme un ancien collègue ou un génie excentrique. Elle voyait ce que j'étais devenu : une force de la nature, froide et calculatrice, qui avait intégré la logique du marché pour mieux le détruire de l'intérieur.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? a-t-elle demandé.

— Ce que tout bon gestionnaire d'actifs fait en période de crise. J'attends la clôture.

Le soleil commençait à descendre derrière les collines. Dans quelques heures, l'obscurité serait totale. Les villes allaient s'enfoncer dans le chaos, les distributeurs de billets resteraient muets, les cartes de crédit ne seraient plus que des morceaux de plastique inutile. Les gens réaliseraient que la seule valeur réelle était celle qu'on pouvait manger, brûler ou échanger de la main à la main.

Le code "Zéro" arrivait à son terme. L'effacement des dettes mondiales allait créer un vide pneumatique que rien ne pourrait combler. Les puissants allaient devenir des mendiants, et ceux qui possédaient la terre allaient devenir les nouveaux rois.

— Tu as détruit leur monde, Elias.

— Non. J'ai juste montré qu'il n'existait pas.

Je me suis détourné d'elle et je suis retourné vers mes pommiers. La floraison approchait. Le code était prêt à être disséminé par les abeilles, de verger en verger, de pays en pays. Une mise à jour planétaire que personne ne pourrait arrêter.

L'hiver numérique ne faisait que commencer, et j'avais déjà stocké assez de bois pour tenir une éternité. Le marché était fermé. La récolte pouvait commencer.

Chapitre 11

L'Assaut de la Boue

Quatre hélicoptères de transport léger, sans immatriculation, volaient en formation serrée au-dessus de la canopée. Coût estimé de l'opération : deux millions de dollars l'heure, logistique et déni plausible inclus. Pour les banques du consortium, c'était un investissement nécessaire. Une correction de marché par le plomb.

Elias ne leva pas les yeux de ses moniteurs. Sur l'écran de gauche, les courbes du Nikkei s'effondraient en temps réel, une chute libre sans parachute. Sur celui de droite, les capteurs thermiques de la clôture périmétrale viraient au rouge vif. Douze signatures de chaleur. Des professionnels. Ils ne venaient pas pour négocier un rachat de dette.

— Ils sont dans la zone de tri, annonça Malo dans l'intercom.

Sa voix était aussi plate qu'un bilan comptable à l'équilibre. Malo ne voyait pas des soldats, il voyait des variables à éliminer pour protéger l'actif principal.

— Utilise le protocole d'irrigation, répondit Elias. Ne gaspille pas les munitions. Le plomb coûte plus cher que le lisier.

À l'extérieur, sous la pluie battante qui transformait le domaine en un marécage de boue noire, les hommes du commando progressaient en formation de diamant. Ils étaient équipés de vision nocturne de quatrième génération et de fusils d'assaut HK416. Des actifs de haute précision.

Sarah Vane se tenait derrière Elias, les bras croisés. Ses yeux passaient des écrans de

trading aux caméras de surveillance. Elle calculait. Elle avait toujours été douée pour évaluer le ratio risque-récompense.

— Ils vont saturer ta position en moins de dix minutes, Elias. Ton bunker est une cible statique. Dans le monde réel, l'inertie, c'est la mort.

— Ce n'est pas un bunker, Sarah. C'est un processeur. Et ils viennent de marcher sur le bus de données.

Sur l'écran, une section du verger sud s'illumina. Malo venait d'activer les vannes de pression. Ce n'était pas de l'eau qui jaillit des buses dissimulées sous les racines des pommiers, mais un mélange de lisier de porc liquéfié et d'accélérateur chimique, projeté à douze bars de pression.

Le chaos fut immédiat. Les mercenaires, aveuglés, leurs optiques de précision souillées par une mélasse corrosive et malodorante, perdirent leur cohésion. La boue n'était plus un obstacle de terrain, elle devenait une arme de déni d'accès.

— Le coût de maintenance de leur équipement vient d'exploser, commenta Elias sans une once d'émotion.

— Ils ne s'arrêteront pas pour de la merde, Elias, cingla Sarah. Ils ont des ordres de capture « mort ou vif ». Les banques ont déjà passé tes pertes par profits et pertes. Tu es un passif toxique qu'ils doivent rayer du bilan.

— Alors je vais rendre la liquidation extrêmement coûteuse.

Un des mercenaires, tentant de s'essuyer le visage, trébucha sur un fil de déclenchement. Ce n'était pas une mine antipersonnel classique. Elias détestait le gâchis. Une charge de fragmentation directionnelle, enterrée sous un tas de compost, explosa dans un nuage de débris métalliques et de terre gelée. Le mercenaire

s'effondra, les jambes hachées. Ses hurlements furent immédiatement étouffés par le bruit des rotors.

— Un de moins, dit Malo. Onze restants. Ils déploient des drones.

Elias tapa une séquence rapide sur son clavier.

— Active les brouilleurs de fréquence. Je veux qu'ils soient aveugles, sourds et déconnectés. Comme un trader sans Bloomberg.

Sarah s'approcha de la console centrale. Elle posa sa main sur le rebord en métal froid. Elle sentait la vibration des serveurs sous ses pieds, une pulsation électrique qui semblait pomper l'énergie de la terre elle-même.

— Tu peux encore arrêter ça, Elias. Donne-moi les clés de chiffrement. Je peux négocier un accord de sortie. On peut simuler un crash technique, une erreur de script. On sauve le système, et tu disparais avec un capital de départ confortable.

Elias se tourna vers elle. Son regard était une lame de scalpel.

— Le système est une pyramide de Ponzi qui repose sur l'illusion de la croissance infinie. Je ne propose pas une correction, Sarah. Je propose une faillite définitive. Regarde les chiffres.

Il pointa l'écran central. Le "Zéro" n'était plus qu'à 4 % de son exécution totale. Les dettes souveraines s'évaporaient. Les comptes épargne des milliardaires devenaient des suites de chiffres sans valeur transactionnelle.

— Tu vas renvoyer le monde à l'âge de pierre, dit-elle, la voix tremblante.

— Non. Je le renvoie à la valeur d'usage. Un kilo de pommes contre un litre de fuel.

C'est propre. C'est honnête. C'est le seul marché qui ne peut pas être manipulé par des algorithmes de haute fréquence.

Une explosion plus forte secoua le bunker. Les mercenaires utilisaient des charges de brèche sur la porte blindée du hangar supérieur.

— Elias, ils sont dans la structure, annonça Malo. Je passe en mode défense rapprochée.

— Reçu. Malo, n'oublie pas : ils sont payés à la mission. Toi, tu te bats pour ton capital. La motivation est ton levier.

Malo apparut sur une caméra intérieure. Il tenait un fusil à pompe tactique d'une main et une tablette de l'autre. Il se déplaçait dans les couloirs étroits avec la fluidité d'un prédateur dans son habitat naturel. Il déclencha une série de trappes. Deux mercenaires tombèrent dans une fosse de stockage de grains. En quelques secondes, des tonnes de maïs s'abattirent sur eux, les ensevelissant sous un poids mortel. Une mort par asphyxie dans la matière première. Ironique.

Sarah sortit un petit appareil de sa poche. Un transpondeur crypté.

— J'ai l'ordre de transmettre ta position exacte pour une frappe de missile si l'unité au sol échoue, Elias. Le conglomérat préfère raser ces huit hectares plutôt que de te laisser presser la touche Entrée.

Elias ne cilla pas.

— Fais-le. Envoie les coordonnées. Mais sache une chose : le code n'est plus sur ces serveurs. Il est dans les ruches.

Sarah fronça les sourcils.

— De quoi tu parles ?

— Les abeilles, Sarah. J'ai modifié le séquençage génétique des colonies. Elles transportent des micro-puces de stockage organique dans leur pollen. Elles sont en train de polliniser les vergers voisins. Le virus est vivant. Il se propage par la biologie, pas par la fibre optique. Tu peux détruire ce bunker, tu peux me tuer, mais tu ne peux pas tuer le printemps.

Sarah regarda son transpondeur. Le bouton de signallement clignotait en rouge. C'était sa porte de sortie. Son bonus de fin d'année. Sa place au sommet de la nouvelle hiérarchie qui naîtrait des cendres de l'ancienne.

— Tu es fou, murmura-t-elle.

— Je suis pragmatique. Le marché est saturé de mensonges. Je fais juste un audit complet.

Dehors, les tirs s'intensifièrent. Malo battait en retraite vers le cœur du bunker, attirant les survivants dans un goulot d'étranglement saturé de gaz inflammable.

— Elias, ils sont à la dernière porte, dit Malo. Temps estimé avant contact : soixante secondes.

Elias posa son doigt sur la touche de validation. Le compte à rebours affichait 00:59.

— Sarah, fais ton choix. Soit tu restes une employée qui protège les actifs de ses maîtres, soit tu deviens une actionnaire du nouveau monde. Si tu envoies ce signal, tu meurs avec moi. Si tu m'aides à finir l'exécution, tu seras la seule à savoir où sont stockées les réserves de valeur réelle.

Elle regarda l'écran. La chute des marchés mondiaux atteignait le point de non-retour. Le chaos était déjà là. Les banques ne pourraient plus payer leurs mercenaires d'ici demain matin. Leurs cartes de crédit seraient refusées. Leurs ordres de mission deviendraient des morceaux de papier inutiles.

— Quel est mon intérêt ? demanda-t-elle, son instinct de prédatrice reprenant le dessus.

— La survie. Et le contrôle exclusif de la distribution des semences pour les dix prochaines années.

Sarah éteignit le transpondeur et le jeta au sol. Elle sortit un pistolet de calibre 9mm de son holster de cheville et visa la porte.

— Malo, baisse-toi, ordonna-t-elle dans l'intercom.

La porte blindée vola en éclats sous l'effet d'une charge de rupture. Trois mercenaires s'engouffrèrent dans la pièce. Sarah fit feu. Trois tirs, précis, froids. Des investissements en munitions avec un rendement de 100 %. Les corps tombèrent sur le sol en béton, leur sang se mélangeant à la boue qu'ils avaient apportée de l'extérieur.

Malo entra à sa suite, le visage couvert de suie, mais le regard vide.

— Le périmètre est compromis, dit-il. Mais les hélicoptères décrochent. Ils ont reçu l'alerte de gel des paiements. Ils ne travaillent plus gratuitement.

Elias se tourna vers l'écran principal. 00:01.

— Le temps est écoulé.

Il pressa la touche.

Pendant une seconde, le silence fut total. Puis, sur tous les moniteurs, les chiffres disparurent. Les graphiques s'aplatirent. Une ligne d'horizon parfaite. Le grand vide. La dette mondiale venait d'être réduite à zéro. Les serveurs de la City, de Wall Street et de Hong Kong venaient de s'auto-effacer, victimes d'un paradoxe logique injecté dans leurs racines mêmes.

Elias se leva. Ses articulations craquèrent. Il se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur les vergers. La pluie s'était arrêtée. Une brume légère montait de la terre, une vapeur blanche qui enveloppait les pommiers comme un linceul.

— Et maintenant ? demanda Sarah, rangeant son arme.

Elias regarda les premières abeilles sortir des ruches automatisées, prêtes à transporter le nouveau monde dans leurs pattes chargées de pollen codé.

— Maintenant, on attend la récolte. Le prix du boisseau de pommes vient de dépasser celui de l'once d'or. On va être très, très riches, Sarah. Mais pas de la manière dont tu l'imagines.

Il ramassa une poignée de terre sur son bureau, une terre noire, grasse, fertile.

— Le marché est ouvert.

Chapitre 12

Floraison Critique

L'odeur frappa en premier. Une effluve lourde, sucrée, presque écœurante. Ce n'était pas la fragrance printanière d'un verger ordinaire, mais le relent d'une usine chimique en pleine surchauffe. Dans les huit hectares de la zone d'exclusion d'Elias, soixante mille pommiers venaient d'entrer en floraison synchrone. Un timing impossible pour la nature. Une précision chirurgicale pour un algorithme.

Elias ne regardait pas les arbres. Ses yeux étaient rivés sur le mur de moniteurs qui tapissait le bunker enterré sous la grange. Les flux de données, autrefois frénétiques, commençaient à se figer.

— Le signal est parti, dit-il. Sa voix était monocorde, dénuée de tout triomphalisme. Un simple constat d'exécution.

Sarah Vane s'approcha de la console. Elle avait baissé son arme, mais ses doigts tremblaient encore. Sur l'écran principal, une carte thermique du verger passait du vert au violet électrique. Chaque pétale qui s'ouvrait libérait une signature chimique spécifique, captée par les capteurs laser dissimulés dans les nichoirs à oiseaux.

— Tu as transformé de la chlorophylle en commutateur binaire, murmura-t-elle. C'est ça, ton levier ?

— La nature est le seul hardware que personne ne peut hacker, Sarah. J'ai modifié l'ADN de ces arbres pour qu'ils produisent une concentration précise d'éthylène et de terpènes au moment de la floraison. L'air saturé modifie la réfraction des faisceaux LIDAR que j'ai installés. Le système interprète la variation comme une clé de

déchiffrement.

Elias pointa un écran satellite. À 36 000 kilomètres au-dessus de leurs têtes, un transpondeur loué sous une identité écran à Singapour captait le signal. Il ne transmettait pas des données complexes, juste une impulsion. Le "Zéro".

— Regarde Wall Street, ordonna Elias.

Sarah tourna la tête. Le terminal Bloomberg affichait une anomalie que personne, dans l'histoire de la finance moderne, n'avait jamais vue. Les colonnes de dettes souveraines, les obligations d'entreprises, les crédits à la consommation, les produits dérivés complexes : tout s'effaçait en temps réel. Ce n'était pas un crash. Un crash suppose une chute de valeur. Ici, la valeur elle-même disparaissait. La case devenait vide.

— Tu viens de supprimer quarante mille milliards de dollars de passif, souffla Sarah.

— J'ai nettoyé le bilan comptable de l'humanité. La dette est une promesse sur le futur. J'ai simplement annulé le futur qu'ils avaient vendu.

Le silence dans le bunker était interrompu par le bourdonnement des serveurs qui refroidissaient. Dehors, le monde basculait dans l'inconnu. À Londres, les serveurs de la City venaient de s'auto-formater. À Hong Kong, les registres de propriété s'évaporaient. Le grand livre de comptes de la civilisation était redevenu une page blanche.

Elias se leva et s'étira. Il n'avait pas dormi depuis soixante-douze heures. Il ramassa une tablette durcie et consulta les relevés météo.

— Le chaos va durer quarante-huit heures, analysa-t-il froidement. Le temps que les banques centrales réalisent que leurs sauvegardes sont infectées par le même

paradoxe logique. Le virus ne détruit pas les données, il les rend illisibles en changeant la définition même du chiffre "un". Pour le système, 1 égale désormais 0. La réconciliation bancaire est impossible.

Sarah se tourna vers la sortie, vers la lumière crue qui filtrait par l'écouille.

— Ils vont venir pour toi, Elias. Ils vont envoyer l'armée. Pas pour t'arrêter, mais pour te disséquer. Tu es le seul à détenir la clé de la reconstruction.

Elias esquissa un sourire cynique. Il tapota la terre noire collée à ses bottes de travail.

— Ils ne viendront pas. Ils n'ont plus d'essence pour leurs tanks. Plus de solde pour leurs soldats. Plus de crédit pour leurs satellites. Le pouvoir n'est plus une ligne de code dans un datacenter du New Jersey. Le pouvoir est ici.

Il gravit les marches menant à la surface. Sarah le suivit, éblouie par la blancheur éclatante du verger. Les arbres semblaient vibrer. Des millions d'abeilles, attirées par les phéromones de synthèse, tourbillonnaient dans une frénésie organisée.

— Pourquoi les pommes, Elias ? Pourquoi tout ce cirque agricole ?

— Parce que c'est réel, Sarah. On ne mange pas des options d'achat. On ne se chauffe pas avec des contrats à terme. Dans trois mois, ces arbres porteront des fruits. Des fruits qui contiennent des nutriments, des calories, de la vie.

Il s'arrêta devant un pommier de la variété "Reine des Reinettes", dont l'écorce cachait une fibre optique ultra-fine.

— La finance mondiale était une pyramide de Ponzi basée sur la rareté artificielle. J'ai créé une rareté réelle. Le système monétaire s'est effondré, mais la demande, elle, reste constante. Les gens auront faim. Ils auront besoin de semences. Ils auront besoin

de savoir comment faire pousser des choses sans engrais pétrochimiques.

Sarah sortit son smartphone. Écran noir. Plus de réseau. Plus de monde connecté. Elle se sentit soudainement nue, dépossédée de son identité numérique, de son rang, de son influence.

— Tu as fait de nous des paysans, dit-elle, une pointe d'amertume dans la voix.

— J'ai fait de nous les seuls détenteurs d'actifs tangibles, corrigea Elias. Regarde autour de toi. Ce verger produit assez pour nourrir mille personnes pendant un an. J'ai des stocks de semences non-OGM, des systèmes de filtration d'eau autonomes, et une enceinte électrifiée alimentée par géothermie.

Il se tourna vers elle, son regard chirurgical la scannant comme une ligne de code.

— Ton conglomérat bancaire n'existe plus, Sarah. Tes implants ne servent plus qu'à mesurer ton rythme cardiaque qui s'accélère. Tu as deux options. Tu peux partir à pied et essayer de négocier ton élégance contre un litre d'essence dans un monde qui n'a plus de monnaie. Ou tu peux rester ici et apprendre à tailler ces arbres.

Sarah regarda l'horizon. Au loin, une colonne de fumée s'élevait, probablement une ville où la panique commençait à prendre racine. Le silence de la campagne était terrifiant. C'était le son d'un moteur qui s'arrête brusquement.

— Qu'est-ce que tu vas faire de tout ce pouvoir ? demanda-t-elle.

— Je vais fixer le prix. Le boisseau de pommes contre des métaux rares. Le savoir agricole contre de la main-d'œuvre qualifiée. On ne reconstruit pas une banque, Sarah. On construit un fief.

Elias se pencha et ramassa une poignée de terre. Il la porta à son nez, humant l'odeur

de l'humus et de la décomposition.

— Le marché est fermé pour les spéculateurs. Il est ouvert pour les bâtisseurs.

Il lui tendit une pelle qui traînait contre un tronc. Un outil simple. Brut. Infaillible.

— La floraison est terminée, Sarah. Le signal est passé. Maintenant, le vrai travail commence. On va voir qui survit quand le capitalisme n'est plus qu'un souvenir désagréable.

Sarah regarda la pelle, puis les mains calleuses d'Elias. Elle comprit que la traque était finie. Non pas parce qu'elle l'avait trouvé, mais parce que le monde qu'elle représentait n'avait plus les moyens de le poursuivre. Elle prit l'outil. Le métal était froid, lourd, étranger à sa paume habituée aux écrans tactiles.

— On commence par quoi ? demanda-t-elle.

Elias désigna la rangée sud, celle où les capteurs LIDAR s'éteignaient les uns après les autres, leur mission accomplie.

— On vérifie l'irrigation. L'eau est la seule liquidité qui compte désormais.

Le soleil montait sur le verger, éclairant des millions de fleurs blanches qui, en tombant, marquaient la fin d'une ère et le début d'une moisson sanglante. La dette était à zéro. La terre, elle, réclamait son dû.

Chapitre 13

Ordre Zéro

Le vrombissement des serveurs s'arrêta net. Ce n'était pas une extinction progressive, un fondu enchaîné vers le silence, mais une décapitation acoustique. Dans le sous-sol de la ferme, les unités de refroidissement cessèrent de recracher leur air tiède et stérile. L'odeur d'ozone, cette signature olfactive du capitalisme numérique, se dissipa, remplacée par le parfum lourd de la terre humide et du fumier qui s'engouffrait par les conduits d'aération.

Elias ne bougea pas. Il restait assis devant le mur d'écrans qui, une seconde plus tôt, affichait les spasmes agonisants du NASDAQ et de la City. Désormais, les dalles de verre noir ne renvoyaient que son propre reflet : un homme de quarante ans, les traits tirés, une tache de cambouis sur la pommette.

— C'est fini, dit-il.

Sa voix était sèche, dénuée de triomphalisme. C'était le constat d'un comptable après un inventaire de fin d'année.

À côté de lui, Sarah Vane porta la main à sa tempe droite. Son implant neural, une merveille de technologie à dix mille dollars le millimètre carré, venait de griller. Elle grimaça, les yeux révoltés par une migraine subite. Le flux constant de données, les cours de l'or en temps réel, les dépêches Reuters et les analyses de risques qui défilaient d'ordinaire dans son champ de vision avaient laissé place à un vide statique, une neige mentale insupportable.

— Mon accès... balbutia-t-elle. Je n'ai plus de signal. Rien. Le réseau satellite est...

— Mort, Sarah. L'Ordre Zéro ne se contente pas d'effacer les fichiers. Il sature les bus système, il surcharge les condensateurs, il transforme le silicium en brique. C'est un suicide matériel coordonné.

Elias se leva. Ses articulations craquèrent. Il avait passé les soixante-douze dernières heures à orchestrer l'effondrement, ajustant les algorithmes de vente à découvert pour qu'ils s'auto-alimentent jusqu'à l'implosion finale.

— Tu te rends compte de ce que tu as fait ? demanda Sarah, la voix tremblante. Les fonds de pension, les épargnes, les titres de propriété... Tout ce qui définit la civilisation moderne a disparu en une milliseconde.

— La civilisation ? Elias eut un rire bref, sans joie. Tu parles d'une pyramide de Ponzi géante construite sur des promesses de croissance infinie dans un monde fini. J'ai simplement appuyé sur le bouton « Reset ». Les dettes n'existent plus parce que les registres n'existent plus. Le passif a été annulé par l'absence de support. C'est l'insolvabilité universelle. L'égalité parfaite par le néant.

Il se dirigea vers l'escalier en colimaçon qui menait à la surface. Sarah le suivit, titubant, encore sous le choc du silence numérique.

Lorsqu'ils sortirent sur le perron, l'air de l'aube était frais. Le verger s'étendait devant eux, huit hectares de pommiers alignés avec une précision militaire. Pour un œil non averti, c'était une exploitation agricole. Pour Elias, c'était son nouveau grand livre comptable.

— Regarde ces arbres, Sarah. Chaque rangée est un actif tangible. Ils ne dépendent pas d'un serveur à Singapour ou d'une décision de la Fed. Ils produisent des calories. La seule monnaie qui ne se dévalue jamais.

Sarah regarda ses mains. Des mains de bureaucrate, fines, habituées aux claviers ergonomiques. Elle pensa aux milliards de personnes qui, à cet instant précis, fixaient

des distributeurs de billets muets, des écrans de smartphones noirs, des terminaux de paiement inutiles. Le chaos allait commencer par les villes. L'approvisionnement en flux tendu, le miracle de la logistique moderne, venait de s'arrêter. Sans transactions, pas de camions. Sans camions, pas de nourriture.

— Ils vont venir ici, dit-elle. Tes anciens employeurs. Les agences gouvernementales. Ils savent que tu es derrière tout ça.

— Ils ne savent rien, répliqua Elias en ramassant une pelle de chantier. Ils cherchent un fantôme dans une machine qui n'existe plus. Pour eux, je suis un trader déchu qui a tout perdu et qui s'est retiré pour faire pousser des légumes bio. Ils n'ont plus de carburant pour leurs hélicoptères, plus de budget pour leurs mercenaires, et plus de système de reconnaissance faciale pour me traquer. Le pouvoir, Sarah, c'est la capacité d'influencer le comportement d'autrui. Sans argent pour payer les salaires, le pouvoir s'évapore.

Il s'avança dans la première rangée du verger. Les fleurs blanches des pommiers commençaient à tomber, jonchant le sol comme une neige artificielle.

— L'Ordre Zéro n'était que la phase de démolition, continua-t-il. Maintenant, nous passons à la phase de reconstruction. Mais pas selon leurs règles.

Il s'arrêta devant un arbre marqué d'une petite encoche sur l'écorce. Il s'accroupit et commença à creuser.

— Pourquoi ici ? demanda Sarah.

— Parce que c'est ici que j'ai stocké le seul actif qui compte.

Après quelques minutes, la pelle heurta un coffret en polymère renforcé. Elias l'ouvrit. À l'intérieur, pas de lingots d'or, pas de diamants, pas de disques durs. Juste des sachets de graines scellés sous vide et des fioles contenant un liquide ambré.

— Des semences non hybrides, expliqua-t-il. Et le code source de la nouvelle économie, encodé dans des séquences d'ADN synthétique. Si quelqu'un veut reconstruire un système de transaction, il devra passer par mon protocole. Et mon protocole exige une contrepartie physique. Un boisseau de blé pour une unité de valeur. Pas de crédit. Pas d'intérêt. Pas de levier.

— Tu veux devenir le banquier central de l'apocalypse, lâcha Sarah, un mélange d'horreur et de fascination dans la voix.

— Je veux être le seul à posséder les outils de la survie. C'est le levier ultime.

Il lui tendit la pelle.

— Le temps de l'analyse est terminé, Sarah. On ne spéculé plus sur l'avenir, on le plante. Prends cette pelle. La rangée sud a besoin d'être drainée avant les pluies de ce soir. Si on perd les racines, on perd la banque.

Sarah hésita. Elle regarda l'horizon, là où, au loin, une colonne de fumée commençait à s'élever d'une ville invisible. Le monde ancien brûlait. Les actifs toxiques, les produits dérivés, les swaps de défaut de crédit, tout cela partait en fumée.

Elle prit l'outil. Le manche en frêne était rugueux, solide. Pour la première fois de sa vie, elle sentit le poids réel d'une décision.

— Qu'est-ce qui se passe si je refuse ?

— Tu es libre, Sarah. Tu peux partir. Marcher jusqu'à la ville la plus proche. Essayer d'expliquer à une foule affamée que tu étais une experte en analyse de risques. Bonne chance pour leur vendre ton expertise contre un morceau de pain. Ici, tu as une fonction. Tu as une valeur. À l'extérieur, tu n'es qu'une erreur de calcul dans un système qui vient d'être purgé.

Elias se remit au travail, ignorant la jeune femme. Il ne négociait plus. Le marché était fermé. Définitivement.

Le bruit du métal tranchant la terre devint le seul métronome de leur existence. C'était un son honnête, brutal, sans ambiguïté. À chaque coup de pelle, Elias sentait la satisfaction du gain réel. Il n'y avait plus de chiffres qui dansaient sur des écrans, plus de latence, plus de volatilité. Juste la résistance de l'humus et la promesse de la récolte.

— L'eau, répéta Elias sans lever les yeux. Vérifie les vannes du secteur quatre. Le système LIDAR est hors service, tu vas devoir le faire manuellement. Apprends à lire la pente du terrain. La topographie est ton nouveau terminal Bloomberg.

Sarah s'éloigna vers les vannes, ses chaussures de luxe s'enfonçant dans la boue. Elle ne se plaignit pas. Elle comprit que la traque était effectivement finie. Elias n'était pas sa proie, il était son seul espoir de dividende dans un monde en faillite.

Le soleil franchit la ligne de crête, inondant le verger d'une lumière crue. Les millions de fleurs blanches continuaient de tomber, marquant les secondes d'une ère nouvelle. L'Ordre Zéro était accompli. Le grand livre était vide.

Elias s'arrêta un instant, essuyant la sueur de son front avec sa manche. Il regarda ses mains calleuses. Elles étaient sales, mais pour la première fois depuis des années, elles étaient réelles. Il n'était plus un architecte de l'invisible. Il était le maître de la matière.

Le vent souffla dans les branches, un murmure indifférent aux tragédies humaines qui se jouaient au-delà des collines. La finance mondiale était un souvenir désagréable. Le verger, lui, était une promesse de fer.

— Zéro, chuchota-t-il pour lui-même.

C'était le plus beau chiffre qu'il ait jamais vu. Le point de départ absolu. La seule

base solide pour construire un empire qui ne risquait pas de s'évaporer dans un nuage de données.

Il replanta sa pelle dans la terre et continua de creuser. La moisson serait longue. La moisson serait sanglante. Mais elle lui appartenait.

Chapitre 14

La Nouvelle Récolte

Sarah Vane regardait ses mains. Les phalanges étaient rouges, la peau craquelée par le froid sec de l'aube et les ongles bordés d'un liseré de terre noire que même un brossage chirurgical ne parviendrait plus à effacer. Elle, qui maniait les algorithmes de prédiction avec la précision d'un scalpel laser, tenait maintenant une fourche. L'outil pesait trois kilos. Un levier archaïque. Une technologie de l'âge de bronze pour un monde qui venait de se suicider en plein vol numérique.

— Tu appuies trop fort sur le manche, lança Elias sans lever les yeux de son propre sillon. Tu gaspilles de l'énergie. L'énergie est ton seul capital restant. Apprends à gérer tes pertes.

Sarah redressa le dos. Une douleur fulgurante remonta le long de sa colonne vertébrale, une décharge électrique qui lui rappela qu'elle n'était plus une conscience flottant dans un flux de données, mais une enveloppe biologique soumise à la gravité.

— Le système bancaire s'est évaporé il y a soixante-douze heures, Elias. Londres est dans le noir. New York est une zone de guerre pour des boîtes de conserve. Et toi, tu me fais un cours sur l'ergonomie du labour ?

Elias s'arrêta. Il planta sa bêche dans l'humus avec une lenteur calculée. Il se tourna vers elle, son visage émacié encadré par une barbe de plusieurs jours. Ses yeux, deux fentes d'acier froid, analysaient Sarah comme s'il cherchait une faille dans un code source.

— Londres et New York n'existent plus parce qu'elles reposaient sur une fiction,

dit-il d'une voix monocorde. La dette était une promesse de futur. J'ai simplement supprimé le futur. Ce que tu vois ici, c'est le présent. C'est le seul actif tangible. Une calorie extraite de la terre vaut aujourd'hui plus qu'un milliard de dollars sur un serveur éteint. Tu veux survivre ? Arrête de pleurer tes privilèges de data-analyste et commence à comprendre la valeur d'un kilo de pommes de terre. C'est ta nouvelle monnaie.

Il reprit son travail. Chaque mouvement était optimisé. Pas de geste inutile. Pas de poésie. Elias traitait son verger comme il traitait ses serveurs de trading haute fréquence : un flux d'entrées, un flux de sorties, et une marge de profit calculée en survie brute.

Le silence de la vallée fut brisé par un vrombissement lointain. Un bruit lourd, mécanique, qui n'avait rien à voir avec le vent dans les pommiers. Sarah tourna la tête vers le chemin de terre qui serpentait jusqu'à la ferme. Une colonne de poussière s'élevait. Un véhicule approchait. Un Range Rover noir, blindé, couvert de boue, s'arrêta devant la barrière de bois.

Deux hommes en sortirent. Costumes froissés, visages défaits, mais l'arrogance du pouvoir collait encore à leur peau comme une odeur de parfum bon marché. Sarah reconnut l'homme de tête : Marcus Thorne, l'ancien CEO de la Global Reserve. L'homme qui, une semaine plus tôt, pouvait faire basculer le PIB d'un pays d'un simple SMS.

Thorne s'avança vers la clôture. Il tenait une mallette en cuir, serrée contre lui comme un nouveau-né.

— Elias ! hurla-t-il. Je sais que tu m'entends ! Arrête ce cirque !

Elias ne bougea pas. Il continua de retourner la terre, segment par segment. Sarah regarda Thorne, puis Elias. Le rapport de force avait basculé. La hiérarchie mondiale

venait de s'écraser contre la réalité physique de huit hectares de terre arable.

— Elias, je t'en supplie ! reprit Thorne, sa voix se brisant. On a les codes de secours. On peut relancer les serveurs de secours à Singapour. Il nous faut juste ta clé de chiffrement. On peut tout restaurer. On peut annuler l'Ordre Zéro.

Elias finit sa rangée. Il s'essuya les mains sur son tablier de cuir et s'approcha lentement de la clôture. Il ne regardait pas Thorne. Il regardait la mallette.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, Marcus ? demanda Elias.

— De l'or. Des lingots certifiés. Cinq kilos. Et des diamants. De quoi racheter cette région entière quand les choses se seront calmées.

Elias eut un sourire sans joie. Un rictus de prédateur qui a déjà gagné la partie.

— Tu es venu ici pour m'acheter avec des cailloux ? Marcus, tu es un analyste brillant, mais tu as toujours eu un angle mort pour la thermodynamique. Ton or ne se mange pas. Tes diamants ne produisent pas d'oxygène. Tu n'as rien à m'offrir que je ne possède déjà en mieux.

— On parle de la civilisation, Elias ! On parle de l'ordre mondial !

— L'ordre mondial était une pyramide de Ponzi, trancha Elias. J'ai juste retiré la carte du dessous. Maintenant, dégage de ma propriété. Tu pollues mon air.

Thorne s'effondra contre la barrière. L'homme le plus puissant de la finance mondiale n'était plus qu'un mendiant en costume sur mesure.

— Je n'ai nulle part où aller, murmura-t-il. Les villes sont des abattoirs. Elias, s'il te plaît. Je mourrai de faim.

Elias le fixa un long moment. Sarah sentit une tension insoutenable. Elle s'attendait à une once de pitié, un reste d'humanité. Mais Elias ne voyait pas un homme. Il voyait un passif.

— Un kilo de pommes de terre, dit enfin Elias.

Thorne releva la tête, hébété.

— Quoi ?

— Je te donne un kilo de pommes de terre. En échange, tu me donnes ta montre. Ta Patek Philippe.

Thorne regarda son poignet. Une montre à deux cent mille dollars. Un chef-d'œuvre d'horlogerie.

— Pourquoi ? Elle ne vaut plus rien, tu l'as dit toi-même.

— Le boîtier est en platine, répondit Elias. C'est un excellent conducteur thermique. J'en ai besoin pour bricoler un régulateur sur mes panneaux solaires. C'est une transaction équitable, Marcus. La valeur d'usage contre la valeur de survie. Prends ou laisse.

Thorne défit la montre d'une main tremblante et la tendit à travers les fils de fer barbelés. Elias la prit, la jeta dans sa poche sans un regard, et fit signe à Sarah.

— Va lui chercher un sac de rebuts dans la grange, Sarah. Les petites. Celles qui commencent à germer.

Sarah s'exécuta. Elle traversa la cour, sentant le regard de Thorne peser sur elle. Dans

la grange, l'odeur de la terre et de la paille était entêtante. Elle remplit un sac de jute de tubercules terreux. En revenant, elle vit Elias qui observait le Range Rover.

— Le réservoir est plein ? demanda Elias à Thorne.

— Oui, pourquoi ?

— Parce que dans deux jours, l'essence sera plus rare que le sang. Je te conseille de rouler vers le nord. Loin des routes principales.

Thorne prit le sac de pommes de terre comme s'il s'agissait du Saint Graal. Il remonta dans son véhicule et fit demi-tour dans un nuage de poussière.

Sarah resta debout, le cœur battant. Elle regarda Elias qui sortait la montre de sa poche pour examiner le mécanisme.

— Tu es un monstre, dit-elle doucement.

— Non, Sarah. Je suis un comptable. J'équilibre les comptes. Thorne a passé sa vie à voler le temps des autres. Il est juste que son temps serve maintenant à éclairer ma grange.

Il se tourna vers le verger. Les pommiers étaient en fleurs. Des milliers de pétales blancs tombaient comme une neige silencieuse. Pour un observateur extérieur, c'était une scène bucolique. Pour Elias, c'était l'exécution d'un programme parfait. Chaque fleur était une promesse de fruit, chaque fruit était une unité de stockage d'énergie, et chaque unité de stockage était un levier de pouvoir sur le monde affamé qui allait frapper à sa porte.

— Pourquoi m'as-tu gardée ici ? demanda Sarah. Tu n'as pas besoin de moi pour planter des arbres.

Elias s'approcha d'elle. Il posa une main calleuse sur son épaule. Le contact était froid, dénué de toute affection.

— Parce que tu es la seule à avoir compris le lien, Sarah. Tu as vu le code dans la météo. Tu as vu l'algorithme dans la terre. J'ai besoin d'un successeur qui comprenne que le pouvoir ne réside pas dans la possession, mais dans le contrôle des ressources critiques. Le monde va se reconstruire, mais cette fois, les fondations seront réelles. On ne bâtira plus sur du crédit. On bâtira sur la récolte.

Il désigna l'horizon, là où la fumée de quelques incendies lointains commençait à tacher le ciel bleu.

— L'Ordre Zéro n'était pas une fin, Sarah. C'était un formatage. Nous sommes au jour un. Et nous possédons les seules actions qui montent.

Il lui tendit la bêche.

— Reprends le travail. On a encore trois hectares à préparer avant le coucher du soleil. Chaque minute perdue est une calorie que tu ne mangeras pas cet hiver.

Sarah saisit l'outil. Elle sentit le bois rugueux contre ses paumes brûlées. Elle regarda Elias s'éloigner vers ses arbres, son empire de racines et de code vivant. Elle comprit alors que la chasse n'était pas finie. Elle venait de changer de terrain. La finance était morte, mais la cupidité, elle, était une plante vivace.

Elle enfonça la lame dans la terre. Le métal heurta une pierre. Elle poussa plus fort, utilisant tout le poids de son corps. Elle ne pensait plus aux marchés, ni aux milliards évaporés. Elle pensait à la récolte. Elle pensait au prochain hiver.

Le vent se leva, emportant avec lui les derniers échos de l'ancien monde. Dans la

ferme d'Elias, le silence était celui d'une machine qui redémarre. Le grand livre était vide. La dette était payée. La terre reprenait ses droits, et avec elle, une nouvelle forme de tyrannie, plus brute, plus honnête.

Elias leva les yeux vers le soleil. Il ne souriait pas. Il calculait.

Le monde était à nouveau solvable.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Art de Tout Planter"

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)